

BRICE CHRISTEN

Né en 1988 dans une famille de type pauvre, Brice Christen est rapidement livré à lui-même puisque sa mère l'oublie dans un supermarché au rayon viande hachée. Il est recueilli par une famille de loups qui l'élève avec amour dans le Larzac jusqu'à son adolescence. Il se découvre rapidement des dons littéraires puisqu'il obtient en classe de sixième la note de 12/20 lors d'une dictée intitulée « La vie ne vaut pas la peine d'être vécue sauf si on a du bacon ». C'est pour lui le déclic et le début d'une carrière au succès aléatoire. Ce livre est son premier roman.

BRICE CHRISTEN

**QUI VEUT
L'AMOUR PRÉPARE
LA GUERRE**

Roman

Copyright © 2014 Brice Christen

All rights reserved

Couverture : Gaetan Ducroq

Corrections : Maud Poupa

ISBN-13 : 978-2954816203

ISBN-10 : 2954816201

*« L'amour est une catastrophe magnifique, savoir
que l'on fonce dans un mur et accélérer quand
même »*

Frédéric Beigbeder.

« L'amour est une sottise faite à deux »

Napoléon Bonaparte.

« Je crois au coup de foudre »

Claude François

Tu veux aller au cinéma avec moi ? On va manger ensemble ? J'ai envie de t'embrasser. J'aime bien le goût de tes lèvres. Écris-moi pour me dire que tu es bien rentrée. Moi aussi j'ai passé une bonne soirée. J'ai envie de te revoir. J'avais envie de t'écrire. Je pense à toi. J'ai envie de toi. On va chez toi ? Viens sur moi. C'était bien. Tu veux qu'on parte en week-end ? Venise ou Auxerre ? J'aime bien tes parents. Je crois que ton père m'aime bien. Je n'imagine pas ma vie sans toi. Je crois que je t'aime. Je t'aime. Tu veux qu'on vive ensemble ? On va chez Leroy Merlin et Ikea samedi ? Alors ta journée ? Moi pareil. Tu veux du sel ? Tu veux des carottes ? Tu veux m'épouser ? On l'invite lui ? Je n'aime pas cette fille. Oui je le veux. Notre lune de miel va être fantastique. Hôtel Formule 1 trois étoiles. Tu es enceinte ? C'est magnifique. C'est une fille ? Dommage. C'est un garçon ? Je t'aime. Courage plus que trois mois. Pousse, respire, pousse, respire. Il est beau. Je t'aime. On devrait déménager. Laisse-moi porter les cartons. On en fait un deuxième ? Il faudrait prendre une baby-sitter. J'ai faim. J'ai froid. Je t'aime comme au premier jour. Mon père est mort. Ta mère va bien. Notre fils a 10 ans. Il a eu 12 en dictée. Je t'aime.

L'amour est une drogue. Une vraie. On s'en rend souvent compte au cours d'une relation, et ce pour deux raisons. Lorsqu'arrive la sensation de manque,

que l'on a envie de renverser des montagnes pour être auprès de la personne qu'on aime. Et aussi parce qu'une vraie drogue procure toutes les émotions. Joie, souffrance, rire, peine, plaisir, malheur, légèreté, colère, dépendance, adrénaline.

Sarah n'a jamais été la femme parfaite. Ni celle qu'il me fallait. Je ne sais pas vraiment pourquoi nous sommes ensemble. Peut-être parce que lors de notre rencontre elle était aussi sentimentalement ravagée que moi. Une peur chronique de l'autre. La volonté de demeurer dans l'antre sécuritaire du célibat, ne plus connaître de désillusions, en ayant l'intime conviction que l'amour apporte plus de larmes que de joies.

Voilà pourtant trois ans que nous sommes ensemble. J'ai compris que la situation était sérieuse entre nous le jour où elle a voulu me présenter à ses parents. Et aussi lorsqu'elle m'a demandé en couple sur Facebook. Ses géniteurs m'ont rapidement adopté, voyant sans doute en moi le gendre idéal. Son père est un médecin reconnu, spécialisé dans les maladies anales. Il aime les vieilles expressions françaises, ainsi que les phrases toutes faites que l'on place au milieu d'un dîner pour paraître intelligent. Selon lui, c'est la beauté intérieure qui compte, comme disent les proctologues. Avec Sarah j'ai pulvérisé mon record de longévité, qui se comptait

auparavant en maigres mois. Elle est à peine à la moitié du sien, puisque mon prédécesseur a su la conserver six années durant. J'ignore comment il s'y est pris, et si un jour j'atteindrais avec elle ce chiffre.

C'est sans doute improbable, puisque je m'apprête à me séparer de Sarah d'un commun désaccord. J'ai pesé le pour, le contre, avant d'en arriver à une conclusion douloureuse. Nous n'avons plus de raison d'être. Le contrat de notre amour est arrivé à son terme et il me faut le rompre, sans parachute doré. Il est impossible de rompre proprement. J'ai tout de même essayé de faire cela dans les règles, en évitant de lui écrire la phrase qui précède chaque rupture : « Il faut qu'on parle ». Autant lui envoyer directement une tête de cheval mort, le message sera plus clair. Bien que je ne veuille plus d'elle, Sarah mérite le meilleur. Une rupture propre, avec explications argumentées, un plan disserté en trois parties avec conclusion. Ce qui n'arrangera sans doute rien à sa tristesse, mais qui arrondira les angles. Les hommes sont de toute façon incapables de dire adieu proprement à une femme. Ces dernières sont bien plus douées dans cet art de dialecticiennes.

On a toujours une bonne raison de mettre fin à une relation. Une distance, un manque de temps, d'envie ou de bravoure. Et parce que les relations font peur à ceux qui n'ont pas le courage d'abandonner définitivement toute liberté. Pourtant, quel sentiment

bien étrange de savoir que l'on a face à soi un être que l'on ne recroisera pas deux fois dans sa vie. J'avais autant de chances de rencontrer de nouveau une femme aussi parfaite que de voir le Pape dans un film porno gay.

La question s'est pourtant souvent posée, sans forcément trouver de réponse viable : face à une perte que l'on sait inévitable, n'est-il pas juste de faire ce qu'on estime utile pour conserver toutes ses chances ? Il paraît que l'amour rend aveugle. Parmi tous les proverbes stupides qu'a pondus la langue française, celui-ci demeure sans doute le plus intelligent. Avoir des sentiments c'est être naïf, un aventurier. C'est voir un gouffre face à soi et être persuadé qu'avec un peu d'élan on pourra le franchir. Ce qu'on n'imagine pas, c'est de tomber, et c'est pourtant ce qui finit irrémédiablement par arriver, sans que personne ne se préoccupe ni de la chute ni de la remontée.

J'aurais déplacé des montagnes pour elle, ou au moins des meubles. Je ne pensais pas pouvoir un jour me lasser de nos sorties au restaurant. Même en dégustant le plus salissant des plats, Sarah conservait un charisme naturel et un charme à rendre jalouses les plus belles plantes du globe. Aucun aliment n'avait l'outrecuidance de venir tacher ses vêtements, ou de rester coincé entre ses incisives. Je contemplais comme un enfant ses cheveux toujours impeccables et ses yeux profonds. Ces yeux qui, pointés en

direction des miens, me donnaient toujours la chair de poule. La regarder manger était un plaisir, raison pour laquelle j'en avalais le moins possible. Sarah ne sourit que lorsque c'est nécessaire. Elle fait partie de cette élite qui ne montre que rarement ses canines. Lorsque je vois ses dents, je sais qu'elle est la plus sincère du monde, et pas loin d'être la plus heureuse. Son sourire est un cadeau, et c'est pour cela qu'elle ne l'offre pas au premier venu.

Nous aimions regarder autour de nous les couples qui dînaient sans envie ni saveur. Ces couples qui viennent au restaurant pour faire mine d'avoir une activité sociale, mais qui ne s'accordent pas même un regard, trop occupés à vérifier leurs mails et écrire en cachette à leurs amants. Nous trouvions cela d'une atroce tristesse. Malgré tout, un rien suffisait à nous amuser, sans nous rendre compte que le temps filait de plus belle entre nos doigts. C'est sans doute cela que l'on appelle des moments Nutella. Des instants pendant lesquels on ne se rend pas compte que l'on tient quelque chose, quelque'un d'incalculable, et que pour rien au monde on n' imagine le perdre. Et c'est une fois que ces moments sont perdus à jamais que l'on s'aperçoit à quel point ils étaient précieux. Pourtant, tout ceci, c'est le passé. J'ai l'impression que tout cela s'est envolé au premier coup de vent.

Au début on est pudique, rempli de bonnes intentions. On paye le cinéma, on s'excuse d'être en retard, on se donne un point de rendez-vous, on tient

la porte, on prend un chewing-gum avant de s'embrasser. On fait attention aux moindres détails lorsque le couple est encore sur des bases inondables. Et puis, une fois que la monotonie s'est installée, que le couple flotte comme du bois, on ne s'embarrasse plus de toutes ces contingences matérielles. On ne la prend plus dans ses bras quand on va au cinéma, on cherche simplement à être assis confortablement. Au mieux, on lui donne la main. On ne l'embrasse plus à pleine bouche pendant le film, comme on le faisait la première fois, on lui effleure les lèvres.

Aujourd'hui, j'ose l'avouer, j'ai peur. Peur de l'avenir, peur de ce qui va se présenter, et je ne sais plus vraiment ce que je dois faire. Peur de rester avec Sarah, et de ne rien connaître d'autre. Surtout l'impression d'avoir fait le tour de la question, d'avoir tout vécu avec elle. Oui, c'est une fille géniale, un être humain comme il en existe peu. Mais vaut-il mieux tourner en rond avec une perle rare, ou se sentir vivant avec une conne ? Mon choix est fait. C'est peut-être idiot, mais c'est ainsi.

J'écoute *L'Arena* d'Ennio Morricone.

Sarah a toujours été une fille bien, aussi loin que je me souviens. Elle n'a jamais été insultante envers moi, hors contexte sexuel. Pour la remercier je n'ai jamais rien fait de transcendant. Excepté quelques fantaisies et bonnes volontés, comme lui apporter des croissants au réveil, ou sortir le chien. Mais nous n'avons pas de chien.

Sarah est le genre de personne qui ne laisse rien au hasard. Elle doit savoir ce qu'elle fait et où elle va. Toujours avoir un train d'avance, une vision périphérique des choses pour envisager tous les scénarios possibles. Le pire conseil que l'on pourrait lui donner serait de se laisser aller. Elle a horreur de cela. Elle doit toujours avoir deux coups d'avance sur les autres. Une véritable joueuse d'échecs à en déguster Stefan Zweig.

Sarah aime courir. Pas parce qu'elle veut maigrir. Elle possède un corps incompatible avec le stockage de graisse. Elle aime galoper parce que cela l'amuse. Trois fois par semaine, elle fait le tour du jardin du Luxembourg. Elle aime cet endroit car elle y croise des célébrités, parfois. Un jour elle a croisé Fabrice Luchini. Mieux que de lui demander un banal autographe, elle a fait un kilomètre avec lui. Un type fantastique, qu'elle m'avait dit en rentrant.

Sarah aime les choses plus banales, c'est ce qui la rend heureuse. Elle a le goût des choses simples, comme dans la pub pour le jambon Herta. Le dimanche soir elle aime tremper ses tartines au beurre dans un œuf à la coque. Elle aime les documentaires sur les requins, connaît par cœur *Karine Redinger* de Laurent Voulzy, a vu tous les films de Mélanie Laurent, seule femme pour laquelle elle troquerait sans doute son hétérosexualité. Ses yeux verts sont deux pierres précieuses inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle est rassurée par le jingle des cinémas UGC, et considère son géniteur comme le Saint-Père, subtil mélange entre le plus fidèle serviteur de Dieu et Tony Soprano. Je me rappelle parfaitement de la première fois où j'ai dû lui faire face. Un homme charmant.

— Alors comme ça tu es avec ma fille.

— Oui Monsieur.

— Et que fais-tu dans la vie ?

— Chercheur.

— Ah formidable. Et que cherches-tu ?

— Je ne sais pas. Sinon je ne serais pas chercheur.

Parfois je me dis que c'est pour ça qu'elle m'a choisi. Un type banal. Alors je lui offre ce qu'elle aime. Des dîners dans des restaurants abordables, des séances de cinéma, des promenades main dans la main. Ce n'est pas le Pérou, mais elle aime ça.

Sarah est une passionnée, une acharnée de statistiques. Son rêve le plus fou serait de diriger

l'INSEE. Elle adore mettre des chiffres sur tout, tout le temps, pour argumenter ses propos. Elle a tout de même eu 11 au bac, une sacrée performance. Il n'est pas rare qu'elle me dise en plein film : « Quand on pense que seulement 42 % du public a aimé ce film alors qu'il a coûté 18,4 millions de dollars, on aurait peut-être dû rester à la maison. »

Elle se sent malgré tout concernée par tous les problèmes du monde : la famine, la pauvreté, le réchauffement climatique, et aimerait aider la planète entière si cela lui était possible. C'est ainsi qu'elle est devenue la marraine d'un ours polaire au Mexique, dont elle n'a jamais de nouvelles mais qui lui extorque tout de même 19 euros par mois. Mais il existe selon elle deux fléaux insupportables dans la société contemporaine : le croisement des caddies dans les supermarchés, source d'incompréhension sociale et de problèmes de priorité routière, bien trop peu respectée. Sarah ne supporte pas de se faire griller la priorité à droite, surtout par un chariot poussé par un octogénaire. En second lieu, elle ne supporte pas les doublages québécois des films américains, qu'elle considère comme une abomination culturelle et une dénaturation linguistique.

Sarah a vu le jour un mois d'octobre. Elle aime à penser que c'est tout sauf un hasard si cette naissance tombe exactement neuf mois après la Saint-Valentin,

croyant dur comme fer dans le romantisme de ses géniteurs. Pas comme d'autres, nés en plein mois de septembre, neuf mois après la soirée plus qu'arrosée du Nouvel An, où les papas et les mamans se mélangent avec d'autres papas et d'autres mamans, sans le souci d'une éventuelle progéniture altérée.

Sarah ne croit que ce qu'elle voit. Elle n'a dans la médecine qu'une confiance limitée, et ne croit rien de ce que racontent les scientifiques, sauf lorsque c'est Jamy de *C'est pas Sorcier* qui le lui explique.

Moi je m'intitule Louis. Je remercie tous les jours ma génitrice de m'avoir conféré le même prénom que d'anciens monarques, même si le dernier a fini par en perdre la tête. Ma vie professionnelle se résume à la recherche. Le désespoir de trouver une voie dans laquelle m'épanouir. J'ai été traumatisé dans ma jeunesse par un homme que l'on appelle le conseiller d'orientation, un type extrêmement pressé de savoir ce que des centaines d'enfants veulent faire de leur vie. Un homme qui croit dur comme fer qu'on sait dans quel domaine on veut travailler toute son existence quand on ne connaît rien du monde excepté les Pokémons.

Du coup, j'ai envisagé plusieurs options. J'ai voulu être avocat, mais j'étais réticent à l'idée de travailler en robe. J'ai voulu devenir journaliste, mais être un drogué de l'information esclave de l'actualité, prêt à vendre ma mère pour obtenir le moindre scoop,

n'était pas fait pour moi. Ceci dit je n'ai rien contre les journalistes. Moi aussi j'aimerais partir en reportage dans le Vaucluse, aller voir un retraité victime des inondations qui vient de perdre sa maison et sa femme dans une coulée de boue, et lui poser une question pertinente :

— Pas trop déçu ?

À vingt ans, j'ai voulu être reporter dans un pays en guerre, prendre des risques et me faire capturer pour avoir un compteur de jours de détention au journal de 13 h sur France 2. Devenir ami avec le fils des ravisseurs, regarder des dessins animés en arabe le matin, tirer au fusil sur des cannettes l'après-midi.

Je serais délivré par ma patrie, accueilli sur le tarmac d'un petit aéroport par notre futur président qui en sortirait grand par sa récupération politique basée sur l'émotion de ma famille. Comme tous les anciens otages, je ferais un livre pour raconter mon calvaire et redorer mon livret A, la tournée des plateaux télé où on me poserait des questions toutes plus intelligentes les unes que les autres.

— Les conditions de détention n'étaient pas trop dures ?

— Non j'avais du caviar, connasse.

— On commence à demander l'aide de Dieu lorsqu'on est dans une telle situation ?

— Oui on se faisait un Skype tous les jours.

J'ai voulu être présentateur du 20 h de TF1. Pour avoir le plaisir d'annoncer successivement avec le même ton, complètement dénué de compassion, que 112 enfants ont trouvé la mort dans un pays du tiers-monde, mais que ce n'est pas très grave puisque le Festival de Cannes ouvre ses portes le même jour.

De peur de me voir finir inactif, ma génitrice m'a toujours encouragé à passer des concours pour la fonction publique, pour devenir fonctionnaire. Mais j'ai peur de ne pas m'épanouir dans un métier dominé par l'ennui et l'inaction. Churchill avait raison, ce qui m'inquiète n'est pas l'action, mais l'inaction.

Dans un monde parfait, j'aurais voulu être Miss France. Le boulot le plus chouette du pays. Sois belle et tais-toi, oui surtout ferme-la si c'est pour dire des sornettes. Fais le tour de la France et mange du cassoulet à huit heures du matin avec ton écharpe de godiche, au cas où on ne te reconnaîtrait pas. Fais des émissions de télé pour faire grimper l'audimat, dans lesquelles tu n'es pas invitée pour ce que tu es mais pour ce que tu parais. Une masturbation télévisuelle dans laquelle le son n'est pas vraiment utile. Non ne parle pas, ça ne nous intéresse pas. Oui moi aussi quand j'étais petit je voulais être une princesse délivrée par un brun ténébreux aussi bien monté que son cheval, mais cela n'intéresse personne. Ta vie n'est pas un conte de fées, c'est une mauvaise publicité Barbie.

J'aurais voulu être Marion Bartoli. Gagner un grand chelem et partir à la retraite à 28 ans. Le savoir-faire français dans toute sa splendeur, je fais mon boulot et je m'en vais. Dommage qu'Hitler n'ait pas été fan de tennis, il se serait peut-être arrêté à la Pologne.

Cela ne m'aurait pas déplu d'être Pape. C'est un boulot plutôt tranquille. On a une voiture à son nom, au niveau de la gestuelle il suffit de savoir faire pivoter sa main pour faire coucou. On prend l'avion gratuitement, on rencontre des gens qui veulent nous baiser (la main) et qui ont l'air d'apprécier cela. On peut raconter n'importe quoi, cela intéresse tout le monde. Le seul moins bon côté du job c'est l'obligation d'être polyglotte. Ou au moins de savoir dire bonne année en trente-trois langues différentes. Surtout, il ne faut pas avoir des problèmes intestinaux à répétition, à cause de la tenue de travail, entièrement blanche. Là où je suis davantage sceptique c'est au niveau de la sécurité. Confier la surveillance du premier serviteur de Dieu à des gardes suisses. Suisses ? Le pays qui n'a pas connu de conflit depuis 1847, et encore pour une toute petite guerre civile de vingt-six jours. À l'heure où les attentats se font avec des bombes accrochées à même le torse, confier cette mission à des hommes qui ne se sont jamais battus, j'ai des doutes. Le genre de types qui, face à des kamikazes, prôneraient le dialogue

autour d'un chocolat chaud. Pas sûr que toutes les voies du seigneur soient impénétrables.

Quand j'étais petit, je voulais être créateur de dessins animés, parce que je trouvais ça très amusant. Une fois que j'ai été en âge de comprendre ce qu'était la drogue, mon désir a augmenté de façon exponentielle. J'imagine cet univers comme une maison géante où tous les matins, les dessinateurs et les concepteurs plongent leur nez dans des montagnes de cocaïne façon Scarface, et se mettent à imaginer des concepts. C'est la seule explication viable. Sinon, comment expliquer ce qu'on voit depuis toujours ? Un dinosaure orange sur une île remplie d'enfants, une éponge carrée qui parle avec une étoile de mer, une aventurière qui parle à un singe, un renard et à son sac à dos ? Je n'ai jamais touché à la drogue, mais pourtant cela ressemble à s'y méprendre à un fantasme de poudre blanche. Mais le pire, c'est que ça marche.

Mais le vrai travail de mes rêves, le fantasme ultime, ce serait d'être Président de la République. Il n'y a pas mieux. Être payé 15 000 € par mois pour prendre l'avion, passer à la télé et remettre la Légion d'honneur à Daniela Lumbroso, c'est génial. Bon, ce n'est pas comme Pape, on ne peut pas raconter n'importe quoi ni tringler une femme de chambre dans un hôtel new-yorkais, il y a des règles de conduite à suivre. Mais on peut mentir. Promettre

n'importe quoi. Même de changer l'eau en vin, certains y croiraient. Et on peut recommencer cinq ans après, comme par miracle, simplement en prononçant trois mots magiques : « J'ai changé. » David Copperfield 2.0. Cela paraît tellement facile quand on le voit à la télé. L'électeur n'est de toute façon pas bien compliqué à berner. Il sort ses habits du dimanche tous les cinq ans pour offrir sa virginité nouvelle, avant de se faire cocufier quelques mois plus tard.

Pour me détendre je fais comme tout le monde, j'écoute le génial Hans Zimmer, je regarde Uma Thurman manier le sabre, et j'écoute les discours de Jean-François Copé. J'aime beaucoup la politique, pour son côté caustique. Je regrette énormément que plusieurs leaders de partis ne soient pas humoristes, il y aurait sinon bien longtemps que Ségolène aurait devancé Florence Foresti dans les ventes de spectacles. J'aime plus que tout regarder les gens courir après le bus. Et je partage avec Sarah la phobie des crabes. Certains ont peur des araignées, d'autres des requins, nous avons peur des crabes. Cela ne s'explique pas, on ne choisit pas ses phobies.

Finalement, pour payer mon loyer et offrir à Sarah quelques folies, j'écris pour un modeste mensuel parisien féminin, quelques paragraphes payés au mot, pour dicter à cette potiche de moins de cinquante ans ce qu'elle doit et ne doit pas acheter si elle veut survivre dans une conversation sociale, pour bien se

faire voir aux yeux de ses congénères. Et le pire, c'est qu'elle y croit.

J'écoute *Ma préférence à moi* de Julien Clerc.

Pour lui dire au revoir j'ai vu les choses en grand. J'ai mis ma plus belle chemise, mes souliers vernis, tout en évitant la cravate, parce qu'avec une cravate j'ai une tête d'enterrement, elle aurait pu y voir un signe. J'ai choisi un restaurant pittoresque mais abordable pour lui signifier mon intention de séparer nos vies. Le cœur gros, malgré mon portefeuille maigre, je lui ai dit de choisir ce qu'elle voulait, car ce soir était un grand soir. Et sans doute parce qu'une rupture passe mieux le ventre plein et du vin dans le sang.

J'ai réfléchi toute la journée à la manière dont j'allais lui dire. J'ai écouté *Comment lui dire* de France Gall, cela ne m'a pas aidé. J'en suis arrivé à un constat sans appel : il n'existe aucune bonne façon de rompre. Peut-être même valait-il mieux lui mentir pour la faire moins souffrir. J'ai énuméré toutes les phrases qu'il était bon d'éviter :

— Désolé, sexuellement tu ne m'attires plus, c'est ainsi.

— Grâce à toi j'ai découvert mon homosexualité. Merci.

— J'ai eu mon permis hier. Je n'ai plus spécialement besoin de toi.

— Désolé, je n'arrive pas à oublier mon premier amour. Oui c'était en CE2, mais elle avait des

chaussures qui s'allumaient à chaque pas, ce n'est pas rien.

— Nous sommes allés trop vite je crois, la relation de couple me fait peur. (Contrairement au coït)

J'ai même hésité à utiliser la technologie pour parvenir à mes fins :

— La rupture SMS : classique mais efficace.

— La rupture Facebook : une rupture publique, directement sur le mur de sa bien-aimée.

— La rupture Twitter : pour les timides, 142 signes pour aller à l'essentiel. #Dépression

— La rupture par mail : pour les consciencieux, rupture avec titre, objet et corps de texte pour développer les arguments. Pièces jointes possibles pour preuves visuelles de l'adultère.

Mais finalement, non. Rien de tout cela. Sarah mérite que les choses lui soient dites en face. Elle préfère l'honnêteté, et c'est mieux ainsi. J'ai prévu de me lancer avant le dessert, lorsque son estomac sera sans doute trop rempli pour qu'elle ait le courage de me jeter sa fourchette au visage.

Le serveur habillé en Playmobil est arrivé à notre table. Il s'est présenté, croyant que cela pourrait nous intéresser une seule seconde.

— Messieurs-Dames bonsoir. Je m'appelle Emilio et serai votre serveur pour ce repas.

— Chouette.

Je savais d'avance ce que je voulais commander. Mais pour voir si Emilio savait retenir autre chose

que son prénom, je lui ai demandé le plat du jour. Si sa récitation est correcte, il gagne un pourboire à la fin du repas. Sarah et moi adorions ce jeu. Le serveur pouvait nous raconter n'importe quoi, c'était notre rituel.

— Ce soir le chef vous propose son excellent ragout de sanglier diabétique, fourré aux macarons de jambes, cueillis à la source dans un camp gitan 4 étoiles du VII^e arrondissement, accompagné de sa sauce samouraï de Metro.

— Cela m'a l'air bien. Mais je vais prendre un carpaccio de saumon et des frites. Vous me conseillez quoi comme vin Emilio ?

— Nous avons un excellent Château Latour Montparnasse de 1967.

— Très bien. Donnez-moi un Gin Tonic, et prévoyez-en trois de plus.

— Bien Monsieur.

Sarah commanda une soupe et une salade verte, comme à son habitude. Pendant le speech d'Emilio, elle m'a lancé un regard et un sourire complices. Elle savait que je me fichais du plat du jour comme de mes premières pantoufles. Elle savait que j'avais fait cela pour elle, pour la voir sourire. Je me suis alors souvenu de notre premier rendez-vous. Une vulgaire sortie au cinéma, devant une mauvaise comédie française. Pléonasme. J'avais découpé mon plan de séduction en deux parties. Je lui ai saisi la main dès le début du film. Acceptation tacite. Puis d'un geste

habile j'ai saisi sa seconde main tout en l'attirant de mon côté. Elle s'est blottie contre moi. J'ai déposé un baiser sur sa joue. Son visage a pivoté de 37 degrés pour que ses lèvres arrivent face aux miennes. J'ai parcouru les infimes centimètres restant pour vivre notre première embrassade. La centaine de spectateurs autour de nous n'existait plus, nous étions seuls, le temps n'avait plus aucune importance, je me foutais des problèmes de la vie, des émissions de gaz à effet de serre, des retraites, de l'immigration. Toutes ces choses étaient obsolètes, à côté de Sarah et de ses lèvres, que je n'arrivais diablement pas à quitter.

L'espace d'un instant, j'ai presque oublié que j'étais là pour lui briser le cœur. Emilio nous apporta le repas, et remporta fièrement son pourboire. Et puis, le moment arriva. Je ne savais pas vraiment par où commencer, mais j'ai fait comme un cadre de France Télécom qui contemple une fenêtre, je me suis lancé. J'ai approché ma chaise de celle de Sarah, et lui ai pris la main droite en sandwich dans les miennes. Ce qui m'a d'ailleurs donné faim.

— Louis, qu'est-ce que tu fais ?

— Sarah... ce que j'ai à te dire n'est pas facile. Et s'il te plait ne m'interromps pas avant que j'aie terminé. Cela fait trois ans que nous sommes ensemble, et nous avons fait un très beau bout de chemin. Il y a des hauts et des bas, mais tu es une fille formidable.

Suspendu à son regard qui ne semblait pas comprendre ce qui lui arrivait, le doute s'est emparé de moi. J'étais sur le point de lui annoncer qu'elle allait retourner au célibat, lorsque soudain, non. J'ai vu en elle toute l'affection et l'amour qu'elle avait pour moi. En plongeant dans ses yeux, j'ai revu son regard la première fois que je l'ai embrassée. J'ai vu dans ses pupilles toute la souffrance du monde, les bébés phoques qui meurent de faim en Afrique et les orphelins qui ont froid au Groenland. Ou l'inverse, je ne sais plus trop. Tout se mélange dans ma tête, et mon objectif principal s'éloigne vite, trop vite. Tant et si bien que je n'ai à portée de cerveau aucun mot viable. Rien ne me vient, ou presque. Pour une raison assez aléatoire, j'ai reculé ma chaise, et posé un foutu genou à terre. D'habitude c'est Sarah qui se met à genoux devant moi. J'ai gardé sa main dans les miennes, et je me suis presque senti idiot de ne pas avoir de bague à lui offrir.

— Sarah, veux-tu souffrir avec moi pour le restant de tes jours ?

Depuis quelques secondes, tous les yeux du restaurant avaient délaissé leurs plats tièdes pour venir se poser sur nous. Même pas peur. J'étais désormais pendu aux lèvres de Sarah, attendant désespérément une réponse. J'avoue ne pas vraiment savoir pourquoi je lui demandais sa main, mais une négation de sa part m'aurait tout de même rendu ridicule. Son visage s'est éclairci comme Nagasaki en

1945, et son sourire est venu me sortir de la noyade sentimentale. Une larme a coulé le long de sa joue. Un magnifique instant aquatique.

— Oui, oui et oui.

Jeu, set et match. Sarah a écrasé ses lèvres contre les miennes aussi violemment qu'un avion sur une tour new-yorkaise. Les gens ont applaudi, comme dans un film. Nous n'avons pas pris de dessert et sommes partis rapidement, comme des enfants heureux. Sarah m'a attendu à côté de la porte, le temps que je règle notre repas. Emilio semblait presque heureux pour moi.

— Félicitations Monsieur. Le service vous a plu ?

— Très bien Emilio, merci.

— Monsieur le Directeur a vu votre romantique demande, il tient à vous offrir le repas.

— Oh, vraiment ?

— Je plaisante. 112 euros s'il vous plait Monsieur. Goujat. Je lui ai tendu 120 euros pour régler.

— Gardez la monnaie Emilio, vous avez bien fait votre travail.

— Merci beaucoup Monsieur.

— Je plaisante. Rends la monnaie, fissa.

J'ai retrouvé Sarah sur le perron du restaurant, les yeux pétillants comme du Schweppes et le même sourire qu'une gamine qui reçoit sa première Barbie avec innocence, ignorant qu'elle a entre les mains une poufiasse siliconée en plastique. Nous sommes

rentrés, et Sarah s'est déchainée sexuellement, un curieux mais sympathique mélange de Xena la guerrière et Claire Chazal sous LSD. J'aurais dû la demander en mariage plus souvent.

J'écoute *Les choses* de Jean-Jacques Goldman.

Bar du coin. Émile accuse le coup et commande l'alcool le plus fort, le plus vite possible. Il a la mine des mauvais jours, et semble m'en vouloir. Il se rend compte que je l'abandonne une fois pour toutes sur la route du célibat, bifurquant sans doute définitivement sur la bretelle du couple, sortie 69. Le serveur arrive et pose sur la table un verre qu'il s'empresse de boire, comme si sa vie en dépendait. C'est à peine si cela lui suffit, il commande immédiatement sa petite sœur. Émile est l'ami qui a réussi à me supporter malgré le temps. En dépit de son incroyable sympathie, il possède un physique en somme assez passe-partout (ce qui ne veut pas dire qu'il ressemble à un nain). La totalité de son salaire, ou presque, est réinvestie en alcool. Pas pour une revente, mais pour sa consommation personnelle. Il faut dire qu'Émile est extrêmement généreux lorsque son taux d'alcoolémie grimpe. Un vrai philanthrope, le foie sur la main. Émile aime le rock, possède une dégaine de coton-tige grâce à sa silhouette grande et maigre, et a la phobie de François Bayrou.

Émile n'a jamais aimé Sarah. Sarah n'a jamais aimé Émile, et m'a toujours conseillé de le sortir de ma vie. Il faut dire qu'il est l'antithèse même d'une vie stable, comme celle que désire Sarah. Il représente le risque, la débauche, la décadence, l'hédonisme. Je ne peux pas lui en vouloir, il n'a

jamais rien connu d'autre. Entre eux j'ai toujours eu le cul entre deux chaises.

— Qu'est-ce qui t'a pris au juste ? Tu es censé mettre fin à tout ça et tu reviens fiancé ?

— Je ne sais pas, c'est arrivé, c'est tout. J'ai trouvé le moment idéal et propice. Et je me suis rendu compte que j'allais perdre beaucoup si je la quittais.

— Comme ?

— Elle fait des omelettes comme personne. Et puis j'aime bien ses parents, et le parfum qu'elle porte le mercredi. Mes explications ne semblaient pas vraiment le convaincre, lui qui en était désormais à son quatrième verre. Je savais qu'au fond il était heureux pour moi. Au fond, tout au fond. Au lieu d'exprimer sa joie, il me proposa autre chose.

— Viens avec moi ce soir, je vais à une soirée géniale. C'est la soirée de l'année.

Émile dégote la soirée de l'année environ deux fois par mois. Je n'avais pas vraiment envie d'accepter, préférant rentrer dormir pour rêver de chiens qui courent dans un pré écossais. Mais après tout, je lui devais bien ça.

Nous sommes arrivés à 22 h 12 dans un appartement aussi énorme que sublime, des alcooliques plein la pièce. Nous devions être une cinquantaine, et par chance je distinguais bien plus de femmes que d'hommes. Le constat était sans appel : la qualité était au rendez-vous. Comme l'impression d'être un gamin au paradis du jouet.

Les filles qui fréquentent cet endroit ne sont vêtues que de robes courtes et talons hauts, un ensemble certes stéréotypé, mais diablement efficace pour les imbéciles que sont les hommes. Émile est un de ces imbéciles, car si je suis présent dans cette pièce, ce n'est ni pour ses beaux yeux ou la qualité médiocre de l'alcool qui nous sera proposé. Mais c'est bel et bien pour l'accompagner dans son désir de chasse et de conquête féminine, qui s'avèrent être ses passe-temps favoris. (Ce qui ne veut pas dire qu'il aime les nains). Il aime séduire une femme vulnérable, et se réveiller à côté d'elle, l'haleine empestant encore l'alcool. Elle regrettera leurs ébats, qu'elle n'aurait pas consentis si elle avait été sobre, mais il sera bien trop tard pour avoir des regrets. Elle se rhabillera seule et partira de son côté, lui du sien. Le sexe est une relation ingrate : avant l'acte les protagonistes se déshabillent l'un l'autre, une fois l'orgasme atteint chacun se rhabille de son côté, c'est cruel mais c'est ainsi. Après un rapide mais nécessaire détour par le bar, nous sommes allés à la rencontre des convives. Il était à peine 23 h, et pourtant la plupart de ces anges étaient déjà saouls.

Plus la soirée avançait et plus je me demandais ce que je faisais ici : sans doute cherchais-je un moyen de chasser Sarah de mon esprit l'espace de quelques instants, ne prenant pas la pleine mesure de la bombe que j'avais déclenchée. Pour le coup, ce n'était pas la pire épreuve du monde. Les femmes autour de nous

étaient toutes des pièces de la nouvelle collection, à peine pouvait-on distinguer quelques modèles soldés dans le fond de la pièce. Mais à y regarder de plus près, elles n'étaient que des enfants perdues dans la course du temps, buvant pour oublier leur triste vie. On ne peut bien évidemment pas nier leur beauté et la sensualité que certaines dégagent. D'autres arrivent même à transpirer de désir pour montrer au reste de l'assemblée qu'elles n'attendent qu'une chose : vivre cette soirée comme le ferait tout bon bonobo qui se respecte. Tout cela me semblait facile et puéril. En d'autres temps, j'aurais sauté sur de telles occasions, pas ce soir.

Émile m'avait abandonné sans que je m'en aperçoive. Il avait une capacité légendaire à disparaître des soirées pour y revenir quelques heures plus tard. Un magicien de l'alcool spécialisé dans la disparition instantanée. Je quittais le salon pour me diriger vers l'immense terrasse avec vue immédiate sur une avenue dont j'ignorais le nom. Je dus enjamber le corps de deux blondes échouées sur le parquet pour me frayer un chemin jusqu'à la fenêtre. Elles auraient pu simplement dormir ou faire un coma éthylique que cela n'aurait rien changé. Ces deux créatures gisaient sur le sol face aux regards indifférents de leurs semblables. Pauvre jeunesse décadente. L'une d'elles toussa si fort qu'elle en profita pour vomir sur la robe Dior de la seconde, qui se réveilla instantanément pour contempler la gerbe

sur son tissu. J'arrivais à l'air frais et m'accoudais à la rambarde pour profiter d'une cigarette bien méritée. Comme d'habitude je n'avais pas de feu sur moi, il me fallut chercher de l'aide. Des groupes d'inconnus discutaient bruyamment, et les déranger pour un si petit objet me paraissait être une incorrection totale.

Certains d'entre eux fumaient comme si la vie n'avait pas d'importance. Une jolie brune en tailleur ôta de sa bouche la fin de sa cigarette et l'envoya par-dessus bord d'une pichenette avec deux doigts parfaitement exécutée. Le rouge à lèvres qu'elle portait avait laissé une trace plus que visible sur ce mégot, qui volait à présent dans le ciel pollué, avant de s'écraser sur le sol. En soixante secondes il passera de ces lèvres parfaites au bitume parisien. Sans le savoir il venait de passer le plus beau moment de sa vie.

Entouré de fêtards mais profondément seul, je commençais à me demander ce que je faisais là. Abandonné par mon ami, et désormais isolé au milieu d'une foule sentimentale, j'avais soif d'idéal. Je n'avais ni l'envie ni le courage d'établir un contact avec une quelconque personne de cette assemblée. Certains hommes possèdent une confiance naturelle en eux pour aller parler à une femme, que ce soit pour la séduire ou pour simplement discuter. Ils ont cela en leur for intérieur, c'est ainsi. Pour les autres, tenter

d'établir un contact à distance s'avère être une tâche complexe. J'ai pensé à Sarah, à ce qu'elle était en train de faire. À ma demande, à elle, à nous. Autant de belles pensées, promesses d'un avenir radieux.

N'ayant plus rien à faire dans cet endroit, j'ai pris mes jambes à mon cou, dévalant les marches par quatre pour rejoindre la sortie de l'immeuble. J'avais envie de retrouver Sarah, de la surprendre en pleine nuit, comme elle aimait tant cela à nos débuts. De retour à domicile vingt-huit minutes plus tard, je glissais dans mon lit, à ses côtés. Elle dormait paisiblement. Tant pis. Je glissais ma main vers l'intérieur de ses cuisses pour tenter d'allumer une mèche de son envie, lorsque je fus arrêté net, comme un voleur pris la main dans le sac.

— Pas ce soir Louis, je me lève tôt demain.

— Ah, mais...

— Bonne nuit.

Frustration 1 – Louis 0.

J'écoute *Free* de Stevie Wonder

Ce soir, Sarah rentre plus tard que d'habitude. J'aime le bruit de la porte qui s'ouvre et de ses talons sur le parquet. Ce qui est plus inhabituel, c'est l'autre paire de talons qui raye mon sol. Sarah aurait-elle amené une amie pour assouvir mon fantasme triangulaire ? Ma curiosité est soulevée. Mais je préfère conserver le suspense jusqu'au bout, pas vraiment décidé à me lever du canapé, jugeant cette tâche cornélienne. Sarah pénètre dans le salon, accompagnée d'une grande brune en tailleur, lunettes vissées à double tour sur le nez.

— Je te présente Sophie. C'est une amie d'enfance. Elle travaille dans l'événementiel. Elle va grandement m'aider pour l'organisation du mariage. On économisera 23 % de temps grâce à elle.

Sophie. 172 centimètres d'élégance. 61 kilos toute mouillée. Les mêmes lunettes que Woody Allen. Sophie en porte pour affirmer au monde son sérieux, mais elle n'en a pas vraiment besoin. 9,23 à chaque œil lors de son dernier examen. À eu une aventure avec son gynécologue. A fait carrière dans l'événementiel après une succession d'échecs cuisants. Elle fut chronologiquement juriste, vendeuse de Twix, diététicienne, coiffeuse pour chats, nutritionniste, chanteuse intérimaire sur M6 et psychologue sur internet. Elle a ouvert sa propre entreprise avec de la volonté, de l'envie, et un chèque de son père. Sophie a toujours les cheveux attachés,

sauf lorsqu'elle boit de l'alcool. Il est impensable, voire suicidaire, d'espérer obtenir ses faveurs entre 8 h et 19 h. Pour accéder à l'intimité de Sophie, veuillez revenir en dehors des heures de bureau. Son chemisier est verrouillé et ne semble s'ouvrir que des mains de sa propriétaire. La légende raconte pourtant qu'on trouve à l'intérieur deux trésors inestimables. N'importe quel homme normalement constitué aimerait être le compagnon de Sophie. Mais elle n'en a pas. Sophie se couche chaque soir aussi seule que Francis Heaulme dans sa cellule.

Elle a pourtant vécu quatre années avec Jean, son seul et unique grand amour. Sophie aime les chats, le premier album de Bénabar et le film *Bruce Tout-Puissant*. Jean détestait ce film mais lui disait le contraire, pour lui faire plaisir. Au bout de deux ans, ils ont emménagé ensemble. Ce fut le début de la fin. Il faut dire que Jean avait pour ambition de faire carrière en politique. Une vocation tout sauf récente : il avait été délégué de classe de la sixième à la quatrième. C'est dire s'il eût été doué pour le mensonge et la duperie. Un soir, Sophie rentra en avance. Elle trouva Jean, assis sur le canapé, complètement nu. C'était un jeudi. Agenouillée devant lui, se trouvait également nue, son assistante en communication. Sophie pénétra dans la pièce et arrêta sa marche subitement. Ses doigts s'écartèrent instinctivement, laissant s'échouer son sac à main sur le sol. Au fond de ce dernier, la vitre de son iPhone se

brisa sur le coup. Sale soirée. Jean n'essaya même pas de se justifier avec la réplique que l'on entend dans tous les films : « Chéri, ce n'est pas ce que tu crois. » Un sexe dans une bouche ressemble difficilement à un accident.

Ce soir-là, Sophie est sortie de chez elle, ne trouvant rien de mieux à faire que de boire tout l'alcool qu'elle trouverait. Comment l'en blâmer ? Elle voulait oublier cette vision d'horreur, oublier qu'une autre avait souillé son territoire. Elle avait même appelé Sarah pour lui raconter sa mésaventure, nous dérangeant en plein coït. Elle pensait passer une nuit loin de tout cela, retourner chez elle le lendemain en espérant que tout n'eût été qu'un affreux cauchemar. Elle rentra au petit matin, s'attendant à trouver là Jean, plein de remords et des excuses déjà prêtes. Raté. Elle ne trouva qu'un vulgaire bout de papier sur la table du salon. Jean partait avec son assistante, laissant tout derrière lui, Sophie, ses sentiments, et l'album live de Bénabar édition limitée. Depuis ce jour, Sophie voue une haine sans limites à l'homme.

— Enchanté Sophie. Si je peux faire quoi que ce soit pour vous aider, n'hésitez pas.

— Contente-toi de venir au mariage et de dire oui, ce sera déjà pas mal, conclut Sarah.

Organisation 1 – Louis 0.

J'écoute *Bidon* d'Alain Souchon.

100 jours. Sarah veut que le mariage ait lieu dans 100 jours. 2 400 heures. En cent jours on peut revenir de l'île d'Elbe, ou juger un gouvernement. Cela me semble à la fois une éternité et une immédiateté trop proche. Sarah semble pourtant calme et sereine. D'ici là, elle m'a demandé de lui faciliter la tâche en répondant rapidement à ses innombrables demandes. Il lui faut établir la liste des invités, choisir les menus de la réception, dresser la liste des cadeaux de mariage, trouver sa robe, choisir un photographe, trouver la salle, acheter les fleurs, trouver un groupe de musique pour l'animation.

Un être humain normal, devant tant d'efforts, se serait demandé si le jeu en vaut vraiment la chandelle, préférant un mariage sur la plage en survêtement, avec pour seule compagnie un curé et son fiancé de huit ans. Mais Sarah est restée forte. À aucun moment dans son regard je n'ai pu apercevoir une lueur de doute ou une quelconque remise en question. Comme le dirait un footballeur : c'est une femme qu'elle est forte. Je vois dans sa détermination qu'elle en a toujours rêvé. Ce mariage c'est le cadeau de son enfance, la chose dont elle rêve tous les soirs depuis qu'elle connaît le mot princesse. Jean-Jacques Goldman avait vu le coup venir : *Elle s'appelait*

Sarah, elle n'avait pas huit ans, sa vie c'était douceur, rêve et nuages blancs.

Malgré son désir de tout contrôler et de ne me faire participer à rien, il a bien fallu me demander mon avis sur quelques détails. J'ai tenté de l'aider comme je pouvais.

— Louis, c'est important. Combien d'invités penses-tu avoir ? Que veux-tu manger ? Quels cadeaux veux-tu inscrire sur la liste de mariage ? Pour la musique que proposes-tu ?

Depuis que le compte à rebours avait démarré, j'avais l'impression que Sophie vivait avec nous. Arrivée tous les matins à 8 h 57, repartie tous les soirs à 17 h 34. Pause déjeuner de 11 h 59 à 12 h 31, une salade tomate-thon, 100 grammes de pain et un yaourt bulgare à 2 % de sucres. À ce rythme-là, Sophie s'envolera bientôt au prochain coup de vent.

— Je ne sais pas, plus on est de fous plus on rit. Pour la nourriture je ne sais pas, mais tu connais mon penchant nocturne pour le kebab. Mets sur la liste tout ce qui peut nous être utile : Écran plat 117 pouces Full HD, un nouveau lit, et j'ai un crédit chez Sofinco qui court toujours. J'ai toujours voulu avoir une machine qui fait du pop-corn, mais c'est peut-être un peu fantaisiste. Et pour la musique, tu sais que j'aime beaucoup Gainsbourg et Brel. Mais je ne suis pas sûr qu'ils pourront venir.

Sarah et Sophie me regardent d'un air déconfit. Il semble a priori que ce n'est pas le bon moment pour instaurer une dose d'humour. Je connais le regard que Sarah me porte. Elle l'a déjà posé sur moi le jour où elle m'a annoncé que sa mère avait un cancer, lorsque j'avais répondu que j'étais Sagittaire. Il faut croire qu'on ne peut pas rire de tout.

Sophie ne rit pas. Elle me regarde, et semble se demander si mon âge mental est supérieur à dix ans. Parfois, cette fille peut être diaboliquement séduisante et bruler mon corps par son regard de feu, me laissant imaginer avec elle la plus torride des scènes érotiques, reléguant ma propre future femme au rang de stagiaire. D'autres fois, Sophie n'est qu'une connasse, empestant la prétention et le dédain à la sauce pédante, me parlant comme si j'étais un écervelé qui ne comprend rien au monde qui l'entoure. Sophie possède une double facette, et la seconde ne me sied guère. Mais comme Sophie porte presque tous les jours son tailleur et son chemisier blanc, faisant d'elle le stéréotype parfait de la secrétaire avide de sexe dans un film de nudité corporelle, je lui pardonne.

17h36. Sophie s'en va, sans prendre la peine de me souhaiter une bonne soirée. Sarah semble exténuée, et prend place à mes côtés sur le canapé, tout en conservant une distance de sécurité réglementaire, comme si j'étais atteint d'un virus mortel. Nous ne

parlons pas, et regardons *Questions pour un champion*, dans un silence de cathédrale, que personne n'ose rompre, puisque Julien Lepers. Dans un rare esprit du compromis, je brise ce silence qui en devient presque gênant.

— Tu sais, je plaisantais, je sais que vous travaillez dur pour ce mariage.

— Parfois tu es vraiment con.

— J'essayais juste de vous divertir, c'est tout. Je n'en veux pas vraiment de cette machine à pop-corn.

— Tu es vraiment con.

— Je t'aime Sarah.

— Moi aussi, et je suis bien conne.

Lorsqu'elle est contrariée, Sarah se laisse submerger par ses émotions très facilement. Je sais qu'elle n'en pense pas un traître mot. Je crois.

J'écoute *Le paradis blanc* de Michel Berger.

Sarah a insisté pour que nous allions dîner avec une de ses amies d'enfance et son mari, qui seront présents au mariage. Parfois je me demande combien Sarah possède d'amies d'enfance. Ne pouvait-elle pas être comme moi étant petite, seule et impopulaire ? Cela m'évite aujourd'hui bien des contraintes sociales.

Pour l'occasion je n'ai pas fait l'effort de porter une cravate. Le couple d'étrangers est déjà en place sur une table de quatre personnes, occupé à ne rien faire. Sarah saute dans les bras de son amie, Clara. Je serre la main de son compagnon, Morgan, d'une main ferme assaisonnée d'un demi-sourire hypocrite.

Ces deux-là sont faits l'un pour l'autre. Clara a terminé sa licence de droit, et réussit plutôt brillamment dans le chômage puisqu'elle y trône depuis désormais seize mois. Clara aime les films de Cédric Klapisch, les muffins à la myrtille et l'équitation. Elle possède un poney dans la maison de campagne de ses parents, que Morgan ne peut pas voir en peinture. Clara envoie en moyenne 1 344 SMS par mois. Elle rêve d'ouvrir un jour un salon de coiffure végétarien.

Morgan est en dernière année d'une prestigieuse école de commerce. Issu d'une famille noble qui ignore l'existence des billets inférieurs à cent euros, il a eu le mérite de s'être construit tout seul. Certes, il n'a pas été admis au concours d'entrée de cette même école. Une colère et un chèque de son père plus tard, il fut admis. Saleté d'informatique qui avait mélangé les résultats. Morgan aime la musique classique, en particulier Vivaldi, dont il attend tous les mois le nouvel album. Un jour, il a pris de la drogue, juste pour essayer. Depuis, il essaie tous les week-ends, ayant du mal à sa rappeler le précédent.

Les deux tourtereaux se sont rencontrés en boîte de nuit. Elle s'ennuyait, il s'ennuyait, ils ont bu. Morgan a offert une bouteille à Clara. Offrir un verre est bien trop banal et proche du peuple selon lui. Pas avare d'une flute à l'œil, Clara avait accepté. Ils ont fini la nuit ensemble, logiquement. Au petit matin, Clara a souhaité mettre fin à cette relation qui ne présentait aucun intérêt au-delà de dix heures. Mais lorsqu'elle tapa le nom de Morgan sur Google, elle vit le patrimoine de sa famille, un nombre comportant trop de chiffres pour tenir sur une calculatrice. Finalement, Morgan n'était pas si moche. Tant pis pour sa mauvaise haleine matinale, il a les moyens de racheter Freedent.

Depuis, Clara et Morgan vivent une aventure heureuse, basée sur le compromis et la vérité

dissimulée. Un mot plutôt habile pour appeler autrement l'adultère. Heureusement, ils sont fidèles. Morgan n'a jamais trompé Clara. Sauf une fois avec cette blonde, mais ça ne comptait pas, il était saoul et ne s'en souvient pas. Sauf une autre fois, mais il avait mis de la farine dans son nez, et n'était pas responsable de ses actes. Et une dernière fois, où il a cru voir une célébrité dans une boîte parisienne, mais il n'a embrassé qu'une brune banale dont la tête n'allait pas vraiment avec le corps.

Clara n'a jamais trompé Morgan. Sauf cette fois où elle a mis le sexe de son professeur d'équitation dans sa bouche. Mais ça ne compte pas pour elle, sucer n'est pas tromper. Elle a tout de même commencé à se dire que c'était peut-être faux après 42 semaines consécutives de fellation chevaline. Mais elle ne préfère pas trop y penser.

Le dîner avançait à une allure indubitablement lente. Ces deux personnes avaient sans nul doute le pouvoir de ralentir le temps. Les secondes sans nourriture ni boisson s'apparentaient à des minutes. La première bouteille de vin blanc fut rapidement achevée, en quasi-totalité par mes soins. Même pas le courage de faire réciter au serveur le plat du jour, ce couple moribond aurait à coup sûr démystifié mon rituel. J'en étais réduit à chercher du réconfort sous la nappe auprès de mon seul véritable ami, l'iPhone.

— Ces messieurs-dames souhaitent-ils un dessert ?

— NON ! ai-je crié comme si le serveur m'avait proposé le dernier album d'Amel Bent. Mon enthousiasme et mon envie de quitter les lieux étaient désormais perceptibles aux yeux de tous, y compris à ceux de Sarah, qui ne les voyait pas d'un très bon œil.

Nous payâmes chacun notre repas, et sortîmes rapidement de l'enseigne. Sarah embrassa Clara comme si sa vie en dépendait, et je serrai la main de Morgan accompagné d'un regard de dédain, souhaitant lui faire comprendre que j'aimerais ne jamais recroiser son chemin, ce qu'il ne comprit pas. Con jusqu'au bout.

Sur le chemin du retour, Sarah n'a quasiment pas parlé. En bonne Parisienne qui se respecte, elle a fait la gueule dans le métro. Une fois à la maison, elle s'est couchée de son côté et m'a tourné le dos. Voilà. Je vais épouser cette femme et dormir avec le restant de mes jours. Youpi.

J'écoute *À la faveur de l'automne* de Tété.

Bar du coin. Dehors l'air est froid, comme une pucelle qui refuse sa première fois. Émile commande un alcool fort pour se réchauffer. Je reste dans un premier temps au chocolat chaud, avant de passer au vin blanc. Nous tuons le temps depuis près d'une heure, sans nous soucier de ce qui se passe autour de nous. On parle de choses, d'autres, on défait le monde, pour mieux le refaire. On évoque tout, et rien. Surtout rien.

François Hollande est-il compétent ? Mimie Mathy mérite-t-elle vraiment 250 000 euros par épisode ? Tous les Régis sont-ils cons ? Vaut-il mieux avoir la fureur de vivre ou celle du dragon ? Pourquoi quand on perd ses clés il y a toujours un con pour demander où on les a perdues ? Qui était là en premier : l'œuf ou la poule ?

Nous sommes interrompus dans notre joute verbale par une créature blonde d'une vingtaine d'années qui se pointe devant notre table. Elle paraît timide, mais avec tout de même une certaine malice au coin des yeux. Nafissatou en belle. Une crinière dorée, tombante et raide, une de celles qui doivent renvoyer le soleil avec insolence au mois de juillet. Des yeux bleu clair, de la même couleur que la mer que l'on voit sur les cartes postales des atolls. Son regard

respire l'innocence, et ne renvoie pas toute la confiance qu'un charme pareil devrait lui conférer. Elle ne semble pas pleinement consciente du pouvoir qu'elle détient et du nombre d'imbéciles qu'elle pourrait mettre à ses pieds par un simple claquement de doigts.

— Excusez-moi, vous avez du feu ? demanda-t-elle comme un enfant gêné de réclamer un bonbon après le dîner.

Émile dégaina de sa poche un briquet, façon John Wayne. J'ai pu lire dans ses yeux qu'il était prêt à lui donner du feu, le double de ses clés, l'intégralité de son plan épargne logement et même un rein si elle le lui avait demandé. La petite blonde approcha son visage de la main d'Émile, clope au bec, tandis qu'il essayait de protéger la flamme avec sa paume. Un moment très bref, pendant lequel elle me lança un regard impossible à ignorer. Son cancer en barre allumé, elle s'éloigna, tout en gratifiant la table d'un merci collectif qui me laissait un amer goût d'inachevé. Une heure plus tard, nous partîmes. Émile me laissa seul sur le trottoir, il devait se rendre à sa séance des addictifs anonymes. Je m'allume à mon tour une cigarette et déambule comme un sourd devant le bar, pas aussi saoul que je le voudrais, mais bien plus que ce que Sarah m'autoriserait. Je regarde autour de moi, l'œil curieux. Comme par enchantement, la petite blonde qui n'a pas de feu est encore là. Noël en avance. Sans vraiment réfléchir, je

marche vers elle, ne sachant quoi lui dire. Il faut savoir improviser.

— Il vous faut encore du feu, Mademoiselle ?

Elle hésite, me reconnaît, puis sourit.

— À vrai dire j'essaie d'arrêter. Mais c'est plus compliqué qu'il n'y paraît.

— Je suis désolé de ne pas vous en avoir fourni tout à l'heure. Mon ami a été plus prompt que moi, j'ignore comment.

— Il a peut-être de meilleurs réflexes.

— Peut-être. Vous voulez venir boire un chocolat chaud chez moi devant la cheminée ?

— Je ne sais pas. Vous avez une cheminée ?

— Non. Mais si vous acceptiez de venir je serais prêt à en faire construire une, pour que nous puissions boire ce chocolat.

Elle se mit à sourire de nouveau, ce qui me permit de voir la blancheur de ses dents, qui semblaient sortir tout droit de l'enfance. Elle me regarda avec un air complice, comme si nous nous connaissions depuis des années.

— Va pour un chocolat chaud. Mais chez moi. Parce que moi, j'ai une cheminée.

— Formidable.

— Mais pas maintenant. Je dois filer.

Elle saisit un stylo dans son sac, prit ma main pour y inscrire son numéro dans la paume. Elle partit avec, cette fois-ci, la sérénité d'un chef d'État, celle qu'on ne possède normalement pas à vingt ans, me laissant

là, avec mes envies et ma curiosité insatisfaites. À ce moment précis, je me suis dit que c'était pour faire ce genre de rencontres que j'étais sur terre. Je me sentais léger, sans doute aussi à cause de l'alcool. Avant de partir elle se retourna vers moi, une dernière fois.

— Au fait, je m'appelle Léa.

— Louis, enchanté.

Léa. Elle dit qu'elle s'appelle Léa. Le bonheur en trois lettres.

J'écoute *Envole-moi* de Jean-Jacques Goldman.

Sarah me regarde, presque amoureusement. Je connais ce regard. C'est celui de la femme qui a une idée derrière la tête. Une idée qu'elle n'abandonnera pas. Les yeux qui sentent l'espoir, voire le vice, et un demi-sourire au coin des lèvres, prêt à éclater sur le reste du visage.

— Louis, tu as envie d'avoir un enfant ?

— Tout de suite ?

— Non. Quand on sera mariés, et que tout ira bien.

— Je ne sais pas. Tu ne préfères pas un chien plutôt ? Pléonasme.

— ...

— Pourquoi pas. Mais dans quel objectif particulier ?

— Fonder une famille, le voir grandir, lui donner de l'amour.

— Je ne sais pas si j'ai les compétences requises. J'ai une phobie des enfants proches de moi. Rien ne m'amuse plus que d'en voir un chuter dans la rue. Le problème avec les enfants ce sont les quatre premières années. Toujours à faire trop de bruit, encore et encore toute la journée. Et pour quoi ? Pour du lait ? Pour nettoyer sa défection ? Quel beau commencement de la vie, l'incontinence. Et puis les enfants n'ont aucune logique, à se réveiller à n'importe quelle heure de la nuit, aucun sens de l'horloge biologique. Le mieux serait d'avoir un

enfant et de le confier à une nounou pour environ cinquante mois. Le problème est que cela va nous revenir cher à l'heure. Et puis après tout, je doute fort qu'il fasse la différence. On ne comprend rien pendant les deux premières années de la vie. On n'a pas le temps de comprendre la théorie de l'évolution de Darwin ou de lire *La Richesse des nations* d'Adam Smith. Encore moins *Le Prince* de Machiavel, tellement indispensable dans notre société.

Et puis tu as vu tous ces parents qui exhibent leur progéniture sur Facebook comme s'il s'agissait de la Coupe du monde ? Michael Jackson a voulu faire pareil sur une fenêtre, tout le monde lui en a voulu. À peine sorti du berceau, les adultes autour de lui veulent déjà le prendre en photo pour répandre la nouvelle de son existence. Quel est l'intérêt ? On veut déjà mitrailler de l'objectif ce pauvre enfant qui vient d'arriver dans un monde ressemblant chaque jour un peu plus à une pomme pourrie, rempli par la famine, les maladies, la mort, le réchauffement climatique et Anne Roumanoff.

J'ai une sainte horreur de tous ces gens qui publient les photos des moindres faits et gestes de leurs gamins, en ayant une propension à se fasciner pour des événements ordinaires. Regardez : mon enfant marche ! Heureusement, il a deux ans. Regardez : ses premières chaussures ! Encore heureux, il ne va pas marcher pieds nus toute sa vie comme Yannick Noah. Regardez : c'est sa première chemise, sa première

piscine, son premier anniversaire, son premier Noël, son premier cartable, ses premiers pas dans la neige, sa première plage, son premier cinéma. Quel est l'objectif concret de tout cela ? Un manque de pudeur atroce.

Avec ce lot de photos sur ces mouvements en tout genre, vient l'hypocrisie légendaire des gens. Parmi les questions les plus citées au monde, apparaît en bonne position dans le top 10 : tu veux voir une photo de mon gamin ?

Il est admis de tous que répondre non est mal vu, voire impoli. Je vais également dans ce sens. Bien que je n'en ai pas vraiment envie, je ne veux pas risquer de vexer un ami. Là où l'hypocrisie est reine de la complaisance, c'est lorsque les gens contemplent le visage du rejeton.

— Oh qu'il est mignon !

Cessons ce mensonge collectif qui consiste à dire que tous les enfants sont beaux. Non, tous ne sont pas des beautés naturelles, bien au contraire. Certains ressemblent à des fœtus, d'autres à des Mexicains, à des œufs, ou encore à rien.

— Oh, c'est le portrait craché de son père !

Pardon ? Mais attends au moins que j'aie quarante ans avant de dire ça. Et puis quand on voit certains prénoms que les parents choisissent... Il est probable que parfois, certains adultes choisissent un intitulé pour leur enfant comme s'il s'agissait d'un objet de

décoration ou d'une mode passagère. Sinon aucun couple n'aurait appelé sa fille Mégane parce qu'il possède une Renault, ou son fils Oussama s'il naît un 11 septembre. Il est incompatible de prétendre aimer son enfant et en même temps lui donner un prénom pour lequel il sera rejeté dans son milieu scolaire et social. Il ne faudra pas s'étonner si le mioche revient de l'école avec une dent cassée et plus de cartable, s'il s'appelle Téva, Masturbin, ou Vendrille. Moi, dans l'idéal, j'aimerais avoir deux enfants. Un garçon, qu'on appellera Robert. Pour qu'il fasse du sport, et que je puisse lui dire de muscler son jeu. Et une fille. Peu importe le prénom, je veux juste qu'elle soit rousse. Pour avoir le plaisir de les perdre au supermarché, d'aller voir la caissière pour l'entendre dire « Le petit Robert et la rousse sont attendus à l'accueil par leur papa », pour le coup, je serais vraiment fier.

J'écoute *Prendre un enfant par la main* d'Yves Duteil. (Chanson favorite d'Émile Louis)

J'ai éprouvé l'envie de revoir Léa. Vite. Très vite. Le simple souvenir de ses cheveux blonds raides comme la justice me faisait moi-même durcir. Poésie corporelle. Si encore il n'y avait que ses cheveux que je voulais revoir. Ses yeux bleu azur, à rendre jalouse la côte. Ses tenues légères. Sa taille de guêpe, cachée sous une jupe de lycéenne, qui met en valeur ce qu'il y a de mieux chez elle. Son sourire discret, qui feint la timidité. Ses lèvres, minuscules, surtout lorsqu'elle se mord la partie inférieure. Son attitude, enfantine, de celle qui ne sait pas encore où elle va, tout en sachant où elle est. J'ai mis fin à mon hésitation. Je me suis souvenu de la phrase d'Oscar Wilde, et j'ai cédé à la tentation. J'ai écrit un message à Léa. Les SMS ont été inventés pour que l'adultère reste secret. C'est à la fois une merveilleuse et cruelle invention, capable du meilleur comme du pire. S'il avait vécu à l'ère de l'iPhone, Schumpeter aurait sans doute appelé cela la seconde destruction créatrice.

J'ai longtemps hésité avant d'envoyer mes quelques mots. J'avais envie de tout lui dire, et rien à la fois. Si ce n'est que j'avais envie de la revoir. Encore. Et encore. De la prendre dans mes bras, de la protéger, de la faire mienne, et de lui faire du bien. Après dix-sept minutes d'hésitation, je me suis lancé. Trois secondes après l'envoi de cette immonde

banalité, j'ai la soudaine envie de m'ouvrir les veines avec un couteau japonais. Pourquoi diable n'existe-t-il pas d'application qui demande dix confirmations avant envoi ?

Envoyer ? — Souhaitez-vous vraiment envoyer ce message ? — Êtes-vous sûr ? — Sérieusement, êtes-vous sûr de vouloir envoyer cette merde ? — Attention dernier avertissement ? — Si j'étais vous, je n'enverrais pas ce truc — Voulez-vous définitivement envoyer ce message ? — Gros con — Envoyer ? OUI.

Et puis j'ai attendu la réponse de Léa. Dix minutes. Vingt minutes. Trente. Quarante. Une heure. Trois heures. Le silence est la pire des réponses. Il est plus douloureux d'agoniser que de mourir. Et puis soudain, j'ai commencé à devenir con. J'ai éteint puis rallumé mon téléphone, pour voir s'il fonctionnait bien. Je me suis appelé avec un autre téléphone, pour voir s'il fonctionnait bien. Puis j'ai commencé à imaginer l'emploi du temps de Léa, ce qu'elle pouvait bien faire à pareille heure de la journée. J'étais même presque jaloux de l'imaginer avec un autre homme que moi, elle qui ne me doit rien. Peut-être n'a-t-elle tout simplement pas son mobile sur elle. Ou pas de réseau. Peut-être est-elle dans le métro. Merde, nous sommes à Paris, la RATP est plus forte qu'Orange. Peut-être visite-t-elle les égouts, qui sait.

Quatre heures, et toujours rien. Alors c'est ça un coup de foudre ? Une magnifique rencontre ? Une petite allumeuse qui donne son numéro au premier venu et qui ne daigne pas répondre ? Et après tout, comment savoir si ce numéro est le vrai ? Oser me faire ça ? Tant pis, je bluffe, et envoie un ultime message en guise d'adieu.

« Puisque tu ne daignes pas répondre, je pars reconstruire ma vie en Allemagne avec une blonde à la poitrine généreuse, sur laquelle je pourrais m'endormir le soir, ses deux seins me servant de coussins naturels. Nous aurons un fils à qui nous donnerons un prénom immonde, tel Herman ou Strudel, pour qu'il se fasse jeter des pierres à l'école par de parfaits petits blonds aux yeux bleus. Cela fera l'affaire. À contrecœur je te dis adieu, tu passes à côté du bonheur. Tu sauras à l'avenir qu'on ne laisse pas un homme sans nouvelles, surtout lorsqu'il est issu de la génération qui veut tout, tout de suite. Voilà à quelle folie tu me condamnes et me forces. » Avant même d'avoir le temps de valider mon message, le sien arriva. Une question de timing. Tant pis pour ma nouvelle vie en Allemagne.

— J'ai pensé à toi depuis l'autre jour. Le chocolat chaud va refroidir, on devrait se dépêcher.

— Je dois apporter du sucre ?

— N'apporte rien, c'est toi qu'il faut.

— Je ne suis pas comestible.

— C'est ce qu'on verra.

Notre conversation se poursuivit ainsi durant soixante-huit minutes, par un échange de 109 messages. Nous avions notre première relation textuelle. Nous conclûmes d'un rendez-vous chez elle dans un avenir très proche. Lorsque la discussion fut close, j'en ai effacé l'intégralité, à contrecœur, d'un revers du pouce. Il faut savoir prendre des décisions courageuses.

J'écoute *Jeune et con* de Damien Saez.

Sarah a voulu régler le choix du photographe au plus vite. Elle n'a pas voulu écouter mon conseil selon lequel nous pouvions nous en passer, et faire en sorte que les gens immortalisent l'instant avec leur smartphone. Elle préfère engager un soi-disant professionnel. Car oui, de nos jours il suffit d'acheter un appareil hors de prix à la Fnac pour se décréter as du cliché. Cette nouvelle mode du photographe de prostitution pullule sur tous les réseaux sociaux comme la grippe espagnole. Certaines personnes qui ont la prétention de se définir comme les nouveaux Doisneau mais qui ont tout juste le niveau pour le rayon laitages de Lidl. Et pour cause, les modèles qu'ils immortalisent sont à l'image des produits de l'enseigne, bas de gamme et d'occasion. Ils affichent clairement un mensonge sur le produit, une vulgaire publicité fourbe qui bafoue la vérité, faisant promettre au photographe amateur de donner à son public du foie gras alors qu'il n'est pas même en mesure de lui fournir du pâté, que l'on ne donnerait pas même à un chien malade pour l'euthanasier.

— Tu verras, ce type est un artiste, m'avait annoncé Sarah d'un ton enjoué.
Ce n'est, selon elle, qu'une question de temps, de mois, de semaines, avant qu'il soit mondialement connu. Nous sommes allés chez cet artiste inconnu et

méconnu, dans un petit appartement insalubre lui servant à la fois de logement et de studio pour développer ses créations.

— Louis, je te présente Vincenzo.

— Salut.

Il doit faire 28 degrés dans son antre mais ce type se borne à porter une écharpe. Sa coupe de cheveux paraît à ce jour indéterminée. Il semble être sous l'effet d'une ou plusieurs drogues, et me serre la main avec autant de force qu'un fœtus pourrait le faire, comme si j'étais insignifiant. Ce type pue l'arrogance. Air dédaigneux, rondeurs ventrales et fessières venant ternir un visage a priori pourtant chaleureux, arrondi par des décilitres de sodas américains. Regard froid, presque hautain, comme si lui parler ressemblait à un affront sans nom, tel le vulgaire paysan s'adressant au seigneur Louis VI le Gros.

Tenir une discussion avec d'autres personnes n'est pour lui pas une partie de plaisir. Le mot plaisir est ici aussi étranger que peut l'être un roman de Camus. Il convient davantage d'évoquer le bénévolat social. La contrainte humaine. Le chagrin de l'impolitesse. Freud n'aurait sans doute pas perdu plus de dix minutes à côté d'un tel individu, préférant lui enfoncer sa plume dans l'œil plutôt que de disséquer ses rêves et son inconscient. Quand je pense à la pauvre femme qui devra passer le restant de ses jours avec une plaie pareille, je plains cette dame. Je ne sais

pas si elle existe, et si elle existera un jour, mais si tel est le cas il faut absolument lui remettre la Légion d'honneur, le plus haut grade militaire du pays et insérer sa photo à côté du mot Courage dans le prochain *Larousse*.

Un jour j'ai entendu l'expression « être aimable comme une porte de prison ». Cette définition pourrait sans doute convenir à Vincenzo, bien qu'elle fût encore un peu minimaliste pour qualifier son cas. Il ressemble davantage à une porte blindée en acier inoxydable de Guantanamo gardée par un patriote américain rancunier un 11 septembre. Attention, les gens qui ne possèdent pas le gène de l'amabilité n'en demeurent pas moins des êtres humains, sans doute pourvus d'autres qualités. Mais comme beaucoup d'autres exemples urbains, ces mêmes qualités s'apparentent à des mythes, au même titre qu'un policier marseillais honnête, des nains basketteurs ou des vraies blondes intelligentes. Il paraît que cela existe, mais on n'en voit jamais. Vincenzo est tout simplement antisocial, mais il garde son sang-froid.

Il nous explique que sa demande pour obtenir une salle afin d'exposer ses œuvres est en cours d'étude. Il ne saurait tarder qu'on lui accorde un local de 100 mètres carrés pour que les yeux du monde se posent enfin sur lui. Sarah ne l'écoute pas, mais boit littéralement ses paroles, et n'a d'yeux que pour lui,

comme s'il était la réincarnation de Dali et Jésus fusionnés.

Je suis malgré tout assez intrigué par ce bonhomme, assez antipathique en soi et dédaigneux. Je lui demande, en simple mortel que je suis, s'il possède un aperçu de ses œuvres. Ma demande semble lui glacer les veines, comme un affront. Son regard se pose sur moi comme celui d'un esclavagiste sur sa victime, étrange mélange de colère et de dédain. C'est tout juste si son œil droit ne sort pas de son orbite. Il rengaina son regard de Clint Eastwood et me tendit une tablette tactile, qu'il alluma. Avant même que je ne puisse donner mon avis, il prit la parole.

— J'ai fait des dizaines de shootings. J'ai photographié la misère. Je suis allé dans vingt-sept pays du monde. Je sais captiver le regard et capturer l'émotion qui en ressort.

Je devine sans même la regarder que Sarah vient de jouir cérébralement. Je parcours les photos du bonhomme, sans réel enthousiasme ni intérêt. Je n'y trouve rien de palpitant. Des blondes siliconées en tenues légères dans des positions improbables dans la neige, le visage tartiné de six couches de maquillage, probablement testé auparavant sur des culs de singes. Le regard d'une petite Cambodgienne qui semble ignorer les bienfaits nutritifs du double cheese. Le

désespoir d'un Soviétique issu du goulag. Une banane coupée en deux. Une chèvre peinte en bleue sodomisée par un poney. Non, je n'arrive pas à m'extasier devant ce travail. Ce n'est pas nul. Je n'aime pas. Sarah, elle, tourne les pages de la tablette avec une excitation artistique que je ne lui connaissais pas. J'ose un nouvel affront à l'artiste :

— C'est très beau, mais... vous sauriez immortaliser un mariage ? Je veux dire vos photos de misère sont bien sympathiques, mais là ce serait pour de la joie.

Regard noir. J'ai l'impression d'avoir osé l'affront ultime. Insulter sa mère l'aurait sans doute moins énervé. Sarah tente de le calmer.

— Écoutez, c'est très beau. Vous êtes engagé, nous ne doutons pas un instant de votre talent et de votre capacité à capturer l'intensité de ce moment qui nous est cher.

— Merci Madame. C'est un heureux événement, je vous ferai un prix d'ami.

— Du genre ? répliquai-je avec une immense curiosité financière.

— 2 000.

— Pardon ?

— 2 000.

— Anciens francs ?

— Euros.

— Vous comptez venir avec toute votre famille ?

— Tais-toi Louis, interrompit Sarah. Votre tarif sera le nôtre, ne vous inquiétez pas.

Je n'ai jamais aussi bien illustré l'expression jeter l'argent par les fenêtres. Manque de chance ce con était en dessous. Sarah me soutient encore et encore que c'est l'affaire du siècle. Elle m'avait déjà dit cela pour son dernier sac à main en soldes.

J'écoute *Formidable* de Stromae.

Sarah me reproche souvent de ne pas avoir mon permis. À quoi bon ? Habiter le centre de Paris n'est que peu propice à l'usage automobile. Je préfère rendre hommage au système des transports en commun de la ville, réputé pour son cadre sécuritaire. Contrairement à moi, elle adore piloter sa Twingo, dont la couleur ressemble fortement à la déjection d'un pigeon souffrant de problèmes intestinaux. Une petite virtuose du volant, experte dans les créneaux en bataille, un talent à reléguer Sébastien Loeb au rang de majorette.

Je n'aime pas cette dictature de la normalité et du conformisme qu'impose la société : passe le bac, le code, le permis, fais deux enfants (un seul si tu es chinois), achète une maison à crédit et lègue les mensualités à tes ayants -droit. Ce n'est pas que je n'ai pas essayé de l'obtenir. Un jour j'en ai eu assez d'entendre cette phrase récurrente par laquelle tout le monde semble passionné : Alors le permis ? Les gens brandissent d'ailleurs tous le même argument pour appuyer leur propos :

— Non mais tu verras Louis, le permis c'est la liberté, ça change la vie.

Alors un jour, j'ai poussé la porte d'une auto-école.

— Bonjour, ce serait pour apprendre à conduire.

— Ça fera 1 000 €. Comptez- en 1 000 € de plus pour les heures supplémentaires, les frais de passage d'examen et une enveloppe avec deux timbres.

— C'est un peu cher. On peut payer en plusieurs fois ?

— Non. Faites un crédit à la banque si vous êtes pauvres. L'heure supplémentaire est immédiatement facturée 45 €. Soit 75 centimes la minute.

— Ah. Je vais prendre 20 minutes alors.

— Impossible.

Après avoir trouvé un financement, je suis resté de nombreuses heures devant un rétroprojecteur pour répondre à des questions stupides posées par une voix complètement dénuée de motivation. Le jour du code, on m'emmena dans un lieu éloigné de toute civilisation, une petite maison fermée de l'intérieur par des grilles métalliques qui ressemblait à s'y méprendre à un local de torture pour animaux. Qu'importe, 40 questions et c'est fini. Une grosse dame nous accueille et nous explique le déroulement des opérations comme si nous avions l'intelligence d'une huitre. Après avoir répondu non sans un certain stress, était venu le moment des résultats. La grosse dame derrière son bureau possède les statistiques de l'épreuve, en échange d'une télécommande. Pour ceux qui ne l'obtiennent pas, elle ne lève pas la tête, et prononce sur un ton glacial le mot NON, ce qui a pour effet de couper immédiatement les jambes du candidat. Elle semble presque heureuse de cet échec.

Peut-être touche-t-elle une commission sur la médiocrité.

J'ai progressé lentement vers le bureau de la grosse dame pour lui confier mon boîtier en plastique. Elle ne me regarda à aucun instant, et lâcha un « c'est bon » à peine audible. Elle était presque abattue de voir la réussite des autres. Sans doute est-elle un peu frustrée d'avoir un métier où ses compétences sont invisibles. J'étais soulagé, le plus dur était fait, plus que la conduite. J'étais confiant étant donné mes nombreuses heures passées devant les jeux vidéo. Après mon forfait d'heures, et dix de plus payées comptant, je fus envoyé à l'examen, loin d'être à l'aise avec les pédales. Je fis part de mon inquiétude à mes examinateurs.

— Ne t'inquiète pas Louis, tout va bien se passer. Mange bien ce soir, dors paisiblement et demain tout ira bien. Au pire, tu rates, tu reprends dix heures, tu attends six mois et tu repayes cher, ce n'est pas un problème. Nous sommes une école de qualité, et nous te ferons payer autant qu'il sera nécessaire.

Je me suis rendu à l'examen, stressé comme un candidat de *The Voice*. L'épreuve du permis de conduire est à l'image du système éducatif français : en crise et inadapté. Pourquoi juger un candidat sur son aptitude à conduire pendant 30 minutes ? La plupart des gens qui viennent passer le permis savent

conduire, mais sont tellement stressés qu'ils en perdent leurs moyens. Une fois le sésame obtenu, les gens ne respectent de toute façon plus rien : ils doublent par la droite, s'arrêtent sur un arrêt de bus pour aller chercher du pain, accélèrent au feu orange pour ne pas s'arrêter au rouge et oublient que leur véhicule est pourvu de clignotants.

Je déteste les examinateurs, qui se prétendent l'égal de Dieu parce qu'ils savent conduire. Je déteste leur jargon, leur façon prétentieuse de donner des ordres avec de simples mots. Ceinture. Porte. Rétroviseur. Clignotant. Tournez à droite. Tournez à gauche. Demi-tour. On s'arrête. Ralentissez. Dos-d'âne. Arbre. Feu rouge. Buisson. Cinquième. Rétrograde. Créneau. Marche arrière droite. Cassis. On s'insère. On adapte sa trajectoire. Double. Intersection. Visibilité. Perte d'adhérence. Pneu. Attention chevreuil. CONTRÔLES. Feux de détresse. Stop.

Je redoutais plus que tout ce qu'on appelle dans le jargon une invention d'enculé : la faute éliminatoire. Il serait simple de mettre en valeur les bonnes attitudes d'un candidat. Mais il est plus rentable d'introduire une erreur fatale qui l'éliminera. Bien conduire pendant 29 minutes et 30 secondes ne suffit pas, une faute dans les trente dernières peut tout gâcher. Existente également les questions écrites. Oui, même dans une voiture il faut connaître des informations obsolètes afin de gagner des points. Cela

va de la question la plus stupide à la plus complexe, et j'ai souvent eu l'impression qu'elles étaient faites pour créer un déséquilibre.

— Bonjour Mademoiselle, installez-vous. Pas trop stressée ? Tout va bien se passer, vous allez voir. C'est une bien jolie mini-jupe que vous avez là. Alors question 69 pour mademoiselle : combien de roues possède la voiture ? Eh bien bravo vous avez votre permis.

— Installez-vous jeune homme. Pas trop stressé ? C'est normal c'est compliqué le permis. Alors question 666 pour monsieur : sachant que ma voiture peut parcourir 74,6 kilomètres en 16 minutes, que la distance entre Paris et Brest est de 505,68 kilomètres, que les pneus ont été achetés en 2004 chez Michelin et que la capitale du Yémen est Sanaa, en combien de temps pourrais-je parcourir huit douzième du quart du chemin ? Vous avez huit secondes.

— Je dirais...

— Ah c'est perdu. Vous n'avez pas votre permis, c'était pourtant enfantin. Vous reviendrez la prochaine fois.

Un homme petit et sans style s'est présenté face à moi, semblant porter sur ses épaules toute la misère du monde. Il faut le comprendre, son seul talent dans la vie consiste à savoir conduire une voiture. Mon épreuve terminée, j'ai attendu. Les résultats ne sont communiqués que trois jours après l'examen. Trop de gens auraient usé de la violence face aux

examineurs. C'est bien la preuve que ces gens-là sont agaçants.

Après avoir laissé deux SMIC dans l'opération, j'avais courageusement décidé de ne plus me représenter à cette épreuve automobile. J'ai enterré mes rêves de piloter un jour une formule 1 pour les troquer contre un abonnement Vélib. Et je pense même avoir gagné au change.

J'écoute *À Paris à vélo* de Joe Dassin.

J'ai longtemps hésité à dire je t'aime à Sarah. Jamais su quand viendrait le bon moment, s'il était propice. Le problème avec un je t'aime, c'est qu'on ne peut pas supposer, douter. Et qu'il n'existe qu'une seule bonne réponse en retour. On ne peut pas déceimment être honnête lorsqu'on reçoit cette offrande sentimentale, si elle n'est pas partagée.

— Je ne t'aime pas. Au mieux je t'apprécie. J'aime surtout quand on fait l'amour.

— Je ne crois pas t'aimer non. En revanche j'aime ton appartement, c'est certain.

Au final qu'est-ce qu'un je t'aime ? Un coup de foudre qui dure. Une hésitation prolongée. Un travail sentimental sur le long terme. Il est tout de même plus que traumatisant de déclarer sa flamme à l'être que l'on aime, et de ne pas recevoir le même consentement. Contrairement à la Bible je ne pense pas que les premiers amoureux de l'histoire soient Adam et Ève. Bien que l'histoire soit belle, ils ne sont pas vraiment dignes d'être les premiers représentants amoureux de notre espèce. Ève était une enfant gâtée, incapable d'attendre le repas du soir, obligée de voler la seule chose qu'on lui avait ordonné d'épargner. Et puis se faire rouler par un serpent franchement, la pauvre ne devait pas être bien futée. La Ève Angeli de l'époque. Dans tous les cas, répondre autre chose que « moi aussi » lorsqu'on reçoit cette sublime

déclaration peut jeter un froid certain dans le couple. Certaines réponses sont vivement contre-indiquées lorsqu'on reçoit un je t'aime.

— Ah. Merci.

— C'est gentil. Moi aussi je... t'apprécie.

— Tu es sûr(e) ? Parce que moi pas du tout en fait. La prochaine fois peut-être.

— Désolé, je ne dis plus je t'aime depuis que j'ai vu le film *N'oublie jamais*.

— Dommage.

— Ne t'inquiète pas, tu te lasserai vite de ne pas être aimé(e) en retour.

— Désolé(e), l'amour est un concept dans lequel je ne rentre pas. Achète un chien si tu veux de l'amour.

— Merci. Ce que tu me dis me touche. Je suis content(e) que tu me touches.

Dire je t'aime et ne pas le recevoir en retour, c'est un peu comme jouer au ping-pong tout seul. C'est faisable, mais c'est fatigant, compliqué, on court beaucoup, souvent dans le vide, et au final on ne se fait du mal qu'à soi-même. Mais comme on est accroché à la raquette, on a du mal à abandonner, et on est persuadé que l'autre joueur va se prendre au jeu. Même si au fond de soi on sait très bien que la partie est vouée à l'échec. Et pour une tournante ce n'est même pas la peine d'y penser.

Beaucoup de gens ont vécu cette mésaventure, plus qu'on ne le croit. Comme Martin, mon voisin de

palier. Un homme comme il en existe peu. À l'inverse de la plupart de ses congénères qui passent leur temps à mentir, Martin lui n'y arrive pas. Pire, il se sent obligé de dire la vérité. Tout le temps, en toutes circonstances. Lui poser une question peut être considéré comme un suicide social. Martin considère qu'être sincère est la meilleure preuve d'humanité que l'on puisse fournir. Le con.

Il aime faire ses courses au Monoprix à côté de chez lui, tous les mardis soirs à 19 h. Il n'a jamais pu résister aux offres promotionnelles du style « deux choucroutes achetées la troisième est offerte », considérant que ce genre d'offre est un cadeau du ciel. Même s'il est allergique à la choucroute. Il a été scout quand il était gamin, il connaît la vraie valeur des choses et savait faire les nœuds coulants comme personne.

Martin mène sa vie comme un célibataire heureux. Il a été en couple quelques fois. Un jour, il est tombé amoureux d'une rousse. Le genre de fille qui faisait l'amour trois fois par jour avec son miroir, le mot narcissique gravé au fer rouge sur le front. Martin avait voulu lui avouer ses sentiments, mais n'avait jamais eu la réponse qu'il attendait.

— Machine, je crois que je t'aime.

— Pardon ?

— Je t'aime. Voilà, c'est dit.

— C'est gentil.

Depuis ce jour il est allergique aux déclarations d'amour comme le roux est allergique au soleil. Au fond le mieux pour certains, ce serait d'être en couple avec eux-mêmes. Il suffit pour s'en persuader de consulter les pages Facebook de la moitié de ses amis, façonnées par un narcissisme poussé à l'extrême, une passion sans nom pour la prise de photo individuelle, à bout de bras ou devant son miroir, parce que personne n'a daigné les prendre en photo. Et puis être en couple avec soi-même c'est une forme de sécurité. On est sûr de se correspondre, de ne pas se faire larguer. On peut se donner tout l'amour qu'on veut, on va au cinéma seul, donc pas de problème pour le choix du film. On ne se dispute pas, on n'est pas obligé de dialoguer pour se raconter les banalités du quotidien. On fait des économies, pas besoin de payer la part de l'autre au restaurant. Et puis si l'on est imaginaire on peut se surprendre, se faire des feintes, parce que c'est important dans un couple de se surprendre.

Moi, j'ai dit je t'aime à Sarah au bout de treize mois. J'ignore si c'était le moment propice. Mais elle me l'avait déjà dit huit fois, je sentais qu'elle attendait un retour sur investissement. Parfois elle me pose encore la question.

- Louis, tu m'aimes ?
- Peut-être.
- Tu m'aimes un peu ?
- Juste un peu alors.

— Sur une échelle de 1 à 10, tu m'aimes à quel niveau ?

— Je n'aime pas les échelles, j'ai le vertige. Et je n'ai jamais compris le concept de donner un nom à des échelles. Richter, Likert, Tanner. Tu crois vraiment que tous ces scientifiques ont trimé toute leur vie dans des travaux que nous n'arriverions pas même à déchiffrer, juste pour voir leur nom donné à un bout de bois ?

— Je ne sais pas.

Les premières fois sont de toute façon toujours très importantes. Que ce soit la première fois où l'on déclare son amour, ou lors du premier rapport avec sa bien-aimée. Il ne faut jamais négliger ces épreuves. Même la première mort de Jésus n'était pas la bonne. Il convient toujours de choisir ses paroles avec soin, et de ne pas prononcer de phrases éliminatoires lors des préliminaires :

— Avant j'avais une MST, mais j'ai pris un doliprane donc ça va mieux, je crois.

— Mon ex avait des seins plus gros, mais je vais faire avec.

— Tu faisais plus mince en étant habillée.

— J'ai vu le dernier Dorcel hier, ça m'a inspiré tu vas voir.

— J'ai vu un reportage sur les femmes violées en Russie hier soir, j'ai bien aimé.

— Tu crois que si je tiens 11 minutes c'est bien ?
La moyenne en France est de 7,5 minutes selon une étude récente.

Il est également déconseillé de se vanter avant l'acte sur la taille de son membre, surtout si celui-ci est normal, même par messages subliminaux. Inutile donc de prononcer les mots : cheval, poney, poutre, banane, anaconda, braquemart, Claude Makelele.

J'écoute *La vie en rose* de Louis Armstrong.

J'ai revu Léa, pour une promenade, entre deux personnes innocentes, simplement contentes d'être là, au même moment et au même endroit. Nous avons marché, sans nous tenir la main, juste pour discuter. Parler de ce qu'elle aime, et n'aime pas. Avec elle j'ai redécouvert le sens du mot simplicité. Parfois deux personnes se rencontrent, se plaisent, discutent, passent du temps ensemble et sont heureuses. Rien de plus, rien de moins. Nul besoin de passer par la case « Suis-moi je te fuis, fuis-moi je te suis ».

Très vite nous sommes devenus inséparables. Comme cul et chemise. Cycliste et seringue. Administration et sommeil. Michel Drucker et canapé. Avec elle j'ai eu envie de vivre chaque moment comme si c'était le dernier. Une idée très shakespearienne. J'en oubliais Sarah. L'amour c'est comme la politique. Si l'on n'obtient pas ce que l'on veut on va voir ailleurs.

À certains moments j'avais envie de l'aimer secrètement, oublier mon autre vie, dans laquelle je suis déjà amoureux d'une autre. Oui, Sarah est une fille fantastique. Mais Léa est formidable, vivante. Parfois, j'avais envie de lui faire des propositions indécentes :

« Viens, partons, ne prends que ta brosse à dents et ton iPhone, nous serons les plus heureux du monde. Allons à l'aéroport, nous prendrons le premier avion qui décolle. La Roumanie dans 20 minutes ? Bon le second vol alors. On ira n'importe où, on sera heureux. Tu resteras au lit pendant que je te prépare des oranges pressées, mais sans la pulpe, c'est dégueulasse la pulpe. On ne se lèvera que pour se doucher et commander de la nourriture infecte par le room service. On fera l'amour, mais pas trop, que je puisse te regarder dormir. On visitera des villes inconnues, en dégustant des spécialités locales, parce qu'avec toi rien n'est mauvais. On s'embrassera et on se prendra en photo devant un monument dont on ne connaît pas le nom, et on ne la publiera PAS sur Facebook, comme le font tous les couples en mal de reconnaissance, juste pour signifier au reste du monde qu'ils existent. Tu me feras rire parce que tu confondras toujours le nom du stade de l'équipe locale avec le nom d'un plat, j'aurais envie que ces moments soient éternels.

On snobera les gens qui nous appelleront, on désactivera la 3G de nos téléphones pour ne pas être dérangés par ce monde de matérialistes incapables qui ne savent pas vivre sans le WiFi, Facebook et Instagram. On refera le monde, on dénoncera, on critiquera, on se moquera, on se disputera, on se réconciliera, on s'aimera. Je me rappelle avoir déjà eu cette envie le jour où je t'ai rencontrée. J'aurais alors tout plaqué pour toi. Je n'avais qu'une envie, te

prendre par la main et te sortir de ce guêpier dans lequel nous étions. Au diable ce monde d'alcooliques fêtards immatures, au diable les bouteilles de vin que nous avons commandées et qui demeurent impayées. Au diable les amitiés faibles que nous entretenons avec la plupart de nos connaissances. Au diable les cours et les formations que nous suivons pour obtenir un vulgaire emploi qui nous rapportera presque rien, nous ferons un autodafé avec toute la littérature scolaire que nous possédons. Au diable les avis, les préjugés : nous partons ensemble et ne laissons qu'un mot à la population qui se préoccupera encore de notre sort : nous avons pris un congé amoureux sans solde. »

Au lieu de ça je ne lui ai rien dit. J'ai fait une chose que la plupart des communs des mortels ne s'accordent que trop rarement : j'ai profité de l'instant présent. Je refuse d'être esclave de mes souvenirs, victime nostalgique se rappelant les vertus jouissives du passé. Je préfère être heureux au présent.

Léa a interrompu mes chimères de bonheur, pour proposer autre chose. Elle avait froid, et souhaitait rentrer chez elle, en ma compagnie. Pas vraiment pour boire un chocolat. J'acceptais, sans réfléchir. Il est très important de ne pas réfléchir dans ces moments-là, jamais.

Elle vivait dans seize petits mètres carrés, où l'espace brillait par son absence. Cela ne semblait pas la gêner outre mesure. Elle me prit la main, m'entraîna sur son lit, enjambant au passage les vêtements qui gisaient au sol. J'ai retrouvé en elle la fougue, la spontanéité de la jeunesse, cette insouciance de la vie, comme si chaque acte n'avait aucune conséquence. Léa se blottit contre moi. Puis elle m'a embrassé. Puis ce fut mon tour. Puis nous fîmes l'amour tels des lapins Duracell, une bonne heure durant. Léa savait faire beaucoup de choses avec son corps. Et d'une fort belle manière. Elle aurait rendu Rachida Dati jalouse, tant elle pratiquait à merveille l'inflation.

À la fin de nos ébats, j'ai réalisé que le monde avait continué de tourner. Je me suis rhabillé, ai déposé un baiser sur son front, puis un autre sur ses lèvres. J'ai quitté son appartement, sans promesse de bonheur. Une fois dehors, l'oxygène me mit une claque. Comme pour me rappeler que la dernière heure de ma vie était incompatible avec ce que je prétendais devenir. J'ai appelé Sarah pour me reconforter. Tout allait bien, elle faisait un puzzle 3 000 pièces avec Sophie. Qui, de nos jours, fait encore des puzzles ?

J'écoute *Pour un infidèle* de Cœur de Pirate.

Lorsque la monotonie s'est installée à l'improviste, Sarah a voulu que nous fassions des choses nouvelles. Mettre du piquant dans notre couple, comme elle le disait. Elle a proposé que nous essayions des choses nouvelles, fantaisistes. Je me suis donc procuré un Kâma-Sûtra authentique, sans y comprendre quoi que ce soit, étant donné que tout était inscrit en indien. Je n'avais pas plus envie d'essayer, vu que les protagonistes qui effectuent les démonstrations imagées sont tout sauf sexuellement attirants, à croire que c'est un cubiste qui a réalisé l'ouvrage.

Du coup, Sarah a acheté un film à caractère pornographique. J'y ai pourtant consenti la meilleure volonté du monde, mais cela n'a eu aucun effet sur moi. Cela s'explique sans doute par ma passion pour le cinéma d'auteur. Alors que dans les films pour adultes, malgré leur succès croissant, ce n'est cinématographiquement parlant pas du grand art. Alors oui, au niveau de la caméra, les gros plans ainsi que les prises de vues sont souvent réussis.

Pour le reste... le scénario est souvent bancal. Loin de moi l'idée de critiquer, mais l'histoire ne tenait pas debout. Pourtant au départ, tout est normal. Une femme a un problème avec sa machine à laver, elle appelle un réparateur, probablement de chez Darty. Première incohérence, ce dernier arrive vingt

secondes après. Après tout, pourquoi pas ? Peut-être a-t-elle un Darty en bas de chez elle. Deuxième incohérence, il n'a pas de blouse avec le logo de son entreprise, et ne possède aucun outil sur lui. Alors pourquoi pas, c'est peut-être un type débrouillard. C'est ce que je croyais jusqu'au premier dialogue entre les deux protagonistes. Seigneur Dieu. Michel Audiard fait la toupie dans sa tombe.

— Bonjour Mademoiselle. Je viens pour réparer la machine à laver.

— Entrez donc beau brun. La salle de bain est par là.

— Merci. Oh, comme je suis étourdi, j'ai oublié mes outils.

— Diantre, comment comptez-vous procéder ?

— Heureusement, j'ai toujours mon plus gros outil sur moi.

Et là, sans prévenir, le type ouvre sa blouse et lui montre son tournevis. Alors pourquoi pas, c'est peut-être un type qui a fait un stage au FMI. Loin d'être horrifiée, la femme est folle de joie et encastre sa bouche sans demander son reste. Le reste est logique, un coït animal. Le type fait ce qu'il a à faire, et repart. Sauf que là, personne ne s'en rend compte, et c'est là tout le côté illogique de ce cinéma, mais il s'en va, et la machine à laver n'est toujours pas réparée.

Le film se poursuit, et nous narre la journée de ce brave réparateur. Fatigué par sa prestation

électroménagère, il se rend à l'hôpital, sans réel motif. Alors pourquoi pas, l'hypocondrie touche la population à plusieurs niveaux, je ne me permettrais pas de juger. Il est reçu en deux minutes (encore une incohérence quand on connaît l'hôpital public français) par une infirmière plutôt séduisante, avouons-le. Cette dernière l'allonge sur un brancard, prend sa tension, lui examine la gorge, elle fait son boulot.

— Comment vous sentez-vous Monsieur ?

— J'ai mal. Je me suis cassé l'auriculaire en réparant une machine à laver.

— Pourtant je ne vois rien d'anormal. Je vais quand même vous examiner la verge pour voir si tout va bien.

— Faites donc.

— Oh mais que diantre, effectivement vous avez une grosse bosse au niveau du phallus. Il me faut arranger cela à l'aide de ma bouche.

Alors oui, dans ce genre de film les comédiennes ont beau être des filles faciles, elles n'en sont pas moins très intelligentes. L'expression que diantre est très utilisée.

Et puis, sans surprise, elle s'assoit sur le patient et retire sa blouse, sous laquelle elle est d'ailleurs vêtue d'un porte-jarretelles. Alors pourquoi pas, je ne suis pas là pour juger. Si elle a envie d'être dans une tenue confortable pendant les heures de service, c'est son droit. Notre réparateur fait encore une fois preuve

d'une bestialité sexuelle, puis s'en va. Sans payer. Et cela ne choque personne. Les infirmières le saluent et lui disent de revenir quand bon lui semble. Le genre de type qui ne donne même pas sa carte vitale à la secrétaire. Après tout pourquoi pas, il est peut-être couvert par son entreprise, avec des cotisations salariales prélevées directement sur son salaire. Mais c'est étrange.

Au final, cette expérience ne m'a pas spécialement remis en cause dans ma sexualité personnelle ni dans mon couple avec Sarah. Mais elle m'a donné envie de faire carrière chez Darty.

J'écoute *La tarte à la crème* de Serge Reggiani.

Une fois n'est pas coutume, Sarah travaille d'arrache-pied sur l'organisation du mariage. Parfois je culpabilise de la voir cravacher autant, sachant que j'aurais largement le temps de lui venir en aide. Malheureusement je trouve toujours une occupation subsidiaire plus passionnante, comme regarder *Motus* sur France 2.

Ce matin, elle travaille sur la répartition des invités. On dirait à s'y méprendre qu'elle joue à un jeu de stratégie. Elle s'obstine à placer des gens à l'intérieur d'une salle, en tenant compte des rivalités et querelles internes qui pourraient venir gâcher la fête. Ne pas mettre côte à côte deux membres opposés. Faire en sorte que ne se jouxent pas les gauchos réactionnaires et les sarkozystes purs. Ne pas faire cohabiter les Parisiens et les Marseillais sur une même table. Séparer les Coréens du nord et du sud. Ceci dit il n'y a aucun Coréen à notre mariage.

Sarah prépare minutieusement tout cela, et ne laisse absolument rien au hasard, comme à son habitude. Elle place, organise, dirige, remodèle, replace, redéfinit. Une sorte de José Mourinho en talons, fusionnée à Napoléon sur le plateau de Pratzen. Sophie l'y aide, semble-t-il grandement, en bon général Cambronne. Elle est quasiment devenue

membre de la famille depuis qu'elle aide Sarah. Elle me manquera presque lorsque tout cela sera terminé. Presque.

— Au fait Louis, Sophie dormira ici ce soir. C'est plus pratique pour l'organisation.

— Ah. Tu aurais dû me prévenir hier, j'aurais acheté une niche.

Regard noir des deux femmes face à moi. Aussi noir que celui de Sébastien Chabal s'appêtant à manger un chat après huit jours de diète. Que Sophie n'apprécie pas cet humour est logique. Que Sarah ne l'apprécie pas est regrettable.

— Va donc faire les courses, ça nous fera du vent, m'ordonna ma future femme.

Profil bas. J'accepte sans faire de vagues. Je n'ai décidément jamais su où étaient les limites de l'humour. Qu'importe, direction le Monoprix. J'aime me rendre dans cet endroit festif, et jovial, qui représente pour moi un laboratoire social extraordinaire. On peut y constater tout le désespoir qui règne dans la vie des gens. Deviner qui ils sont, et comment ils vivent, simplement en observant l'intérieur de leur caddie. Mon activité favorite consiste à contempler les articles des autres clients lorsque je suis à la caisse. Il n'est pas rare que j'en autorise certains à me doubler, simplement pour voir leurs achats.

Homme d'une trentaine d'années. Seul. Six bières, deux pizzas et du sopalin. Célibataire. Endurci.

Femme, la trentaine joyeuse. Une main prise par le BlackBerry, l'autre par le portefeuille. Fromage blanc 0 % en barquette, compotes de fraises, eau gazeuse, talc et couches. Jeune mère qui essaie de retrouver sa ligne. Vient à peine de sortir de son congé maternité, reprend le travail à son rythme. Quinquagénaire. Seul. Six bouteilles de vin rouge. Pâté. Fromage. Deux autres bouteilles de vin. Pas compliqué de deviner que sa retraite l'ennuie à mourir. Mais ce vieux bonhomme existe dans tous les supermarchés de France.

Moi, j'achète tout ce que Sarah m'ordonne d'acheter. Si je ne lui rapporte pas ce qu'elle désire, elle est capable de me jeter des œufs. Alors je prends soin de tout retenir, même les choses les plus inutiles sur sa liste. Tofu, salade, cornichons bios, œufs bios, mayonnaise bio. Oui, Sarah est une adepte de tout ce qui est naturel, ça la rassure de manger du bio. Allez savoir pourquoi.

En sortant du Monoprix, j'ai suivi cette fille, à la jupe trop courte et à l'allure gracieuse, par réflexe humain et curiosité corporelle. Et aussi parce que c'était mon chemin. Quand, soudain, ce fut le drame. Les trois sacs plastiques qu'elle avait toutes les peines du monde à porter débordaient à ras bord, aussi remplis qu'un puceau de 43 ans. Sans permission aucune, en sortit aussitôt une boîte circulaire de camembert Président, qui roula jusqu'à moi. Il me

fallait absolument, en sauveur de la gastronomie française, réparer cette ignominie.

— Mademoiselle ? Mademoiselle ?

— Non désolé je n'ai rien sur moi.

— Vous n'y êtes pas. Vous venez de faire tomber votre fromage.

— Oh. Merci. Excusez-moi, je vous prenais pour un mendiant.

— Ne vous excusez pas, vous êtes parisienne, c'est une réaction classique.

— En tout cas merci à vous.

— Je vous en prie. C'est important les laitages pour la croissance.

— Je ne suis pas assez grande pour vous ?

— Je ne sais pas. Vous trichez, vous portez des talons.

— Vous voulez me voir sans ?

— Je vous en prie. Nous nous connaissons à peine.

— Vous voulez prendre un café ?

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— J'accepte. Mais avec une tranche de fromage.

Alors que je m'attendais à aller dans un café au coin de la rue, il n'en fut rien. Nous passâmes devant trois bistrots sans daigner y entrer. Les rues défilaient, et je ne savais pas où elle m'emmenait. Jusqu'à arriver face à un immeuble blanc, délavé par le temps. Une fois à l'intérieur, nous montâmes sept

étages avant d'arriver dans son appartement. Un exploit courageux.

— Je pensais que nous allions dans un café, lui dis-je.

— Je n'aime pas les cafés, surtout à 7 euros à Paris. Serré ou noir ?

— Je n'aime pas le café, je suis allergique.

— Pourquoi donc es-tu là dans ce cas ?

— J'aime bien le fromage.

— Je n'en mange que quand je suis seule, ça donne mauvaise haleine.

— Et alors, vous ne comptez pas m'embrasser il me...

Impossible de terminer cette phrase, elle attendra. Alors que j'étais assis sur son canapé, cette jeune fille sauvage dont j'ignorais toujours le nom passa ses jambes de chaque côté de mes hanches avant d'enfoncer sa langue au fond de ma gorge. Une violence sexuelle que je ne connaissais pas. Elle enleva ses vêtements aussi rapidement qu'un plagiste en chaleur. Nous décidâmes d'un commun accord implicite de ne pas changer d'endroit pour coïter. Faire l'amour assis sur un canapé présente certains avantages. Surtout lorsqu'on le fait avec une femme qui a autant soif de passion, véritable réincarnation de Félinna, celle qui tourne la tête du tigre dans Fort Boyard. Je ne la connais pas personnellement, mais une femme qui travaille avec des tigres ne peut être que sauvage. Une fois l'acte achevé et le plaisir

consumé, je repris mes courses, mes cliques, mes claques, un bout de fromage, et direction la maison. J'avais très probablement dépassé le temps qui m'était imparti, sans que cela ne paraisse pas louche. J'ai remercié ma belle inconnue d'un baiser assaisonné d'un coup de langue.

— Au fait, comment t'appelles-tu ? lui ai-je demandé, curieux.

— Pourquoi, tu souhaites me revoir ?

— J'aimerais, mais c'est impossible. En revanche je note les prénoms de toutes mes conquêtes, pour obtenir l'alphabet complet. Pour l'instant j'ai le C, le S, le P, le M, le A et le L. Autant te dire que je n'ai pas le niveau pour *Des chiffres et des lettres*.

— Mathilde.

— Merde. Cela m'aurait arrangé que tu t'appelles Zinédina ou Yasmina. Tant pis.

Sur le chemin du retour, j'ai constaté à mon grand désarroi que j'étais parti depuis deux heures et des brouettes. Dans le salon, Sarah et Sophie n'avaient pas bougé d'un poil. À peine mon absence avait-elle été remarquée. Du moins c'est ce que je croyais.

— Il te faut deux heures pour acheter trois boites de maïs, Louis ?

Ma femme est tellement aimable quand elle est stressée. Elle pourrait rajouter connard que l'impact serait le même.

— Je me suis promené. Tu sais à quel point j'aime Paris et les supermarchés.

— Comme toujours. Au fait, cette nuit tu dors sur le canapé, Sophie dort avec moi. Tu réfléchiras à deux fois avant de l'insulter la prochaine fois.

— Ah. Mais...

— Non négociable. Laisse-nous travailler maintenant.

Voilà la femme avec qui je vais passer le restant de mes jours. Un dictateur en talons aiguilles qui me relègue en deuxième division d'un claquement de doigts. Je suis bon pour mal dormir sur un canapé Ikea, seul avec mon érection en imaginant ce que Sarah et Sophie pourraient faire dans mon lit 200 centimètres.

J'écoute *Les prénoms de Paris* de Jacques Brel.

Ce matin Sarah est partie de bonne heure, sans même que je l'entende, encore endormi sur mon canapé tout confort, avec option ressorts dans le dos. Voilà désormais plusieurs jours que je passe mes nuits sur cet objet. Un bonheur. À mon réveil c'est une autre femme que je trouve dans mon salon. Sophie, évidemment, à qui je prends tout de même la peine de dire bonjour. Me renvoyer la politesse semble aussi compliqué pour elle que de donner un billet à un mendiant bulgare.

Elle s'installe sur la table principale, je l'y rejoins. Ce matin Sophie est gourmande, en plus de ses trois biscottes beurrées, elle s'est autorisé un yaourt à la fraise et un jus de pamplemousse. Je me demande comment ses jambes, aussi séduisantes soient-elles, arrivent encore à la porter. Comment elle fait pour ne pas s'évanouir au moindre effort, tant elle n'apporte à son organisme aucune des vitamines dont il a besoin. Un régime alimentaire digne de celui des années 40 en Pologne, le régime du camp.

Depuis que j'ai pris place, Sophie me regarde comme un inspecteur de la Gestapo, comme si tremper mes biscottes dans du lait chocolaté était un crime contre l'humanité. J'opère avec dextérité, comme si chacun de mes mouvements était passible

du box de Nuremberg. Il semblerait que cette femme n'ait jamais vu quelqu'un prendre son petit déjeuner.

— Tu veux du beurre Sophie ?

— Non. Merci.

— Quels projets pour aujourd'hui ?

— Continuer la préparation du mariage. Est-ce que tu trompes Sarah ?

Froid glacial dans mes veines et lait recraché. Pourquoi diable me poser une telle question de bon matin, surtout au beau milieu de mes biscottes ?

— Je te demande pardon ? Tu es très impudique Sophie.

— Alors ? Dis-moi la vérité.

Compte là-dessus et bois de l'eau.

— Pourquoi me demandes-tu cela ? Bien sûr que non.

— OK.

— Sarah t'a parlé de quelque chose ? C'est elle qui t'envoie ? Tu travailles pour la Gestapo ?

— Non. Je suis juste curieuse.

— Tu me prends pour un jambon ?

— Elle ne m'a rien dit. Je veux juste être sûre que je ne vais pas salir l'institution qu'est le mariage avec une relation basée sur l'adultère.

— Je suis assez déçu que tu me voies comme tel.

— OK.

— Tu sais Sophie, je ne suis pas celui que tu crois. J'aime Sarah, vraiment. Le fait de savoir que je vais passer le reste de mes jours avec elle fait de moi le plus heureux des hommes. Même si actuellement tu sièges à ma place dans le lit conjugal, peu m'importe. Je serais prêt à dormir sur une planche à clous si Sarah me le demandait. Tu sais, Sarah est la femme parfaite, nous sommes complémentaires. J'aime tout ce qui se passe quand elle est avec moi. La tenir par la main, l'écouter parler de sa journée, de son nouveau sac à main. L'embrasser c'est chaque fois découvrir un fruit défendu, déguster une douceur de laquelle on ne peut pas se lasser. La tromper est pour moi chose impensable. Une pensée immonde qui ne me traverserait pas même l'esprit.

Je tiens à remercier tous les membres du jury qui m'ont attribué l'Oscar du meilleur acteur.

— La seule chose que je recherche avec Sarah je l'ai déjà trouvée. C'est le bonheur. Au fond Sophie, laisse-moi te poser la question : c'est quoi le bonheur ? T'es-tu déjà demandé dans ta vie à quel niveau de bonheur et de plénitude tu pourrais te sentir complètement heureuse et épanouie ? Moi, chaque seconde passée avec Sarah est un bonheur.

Je tiens à remercier tous les membres de l'académie pour le Molière de la révélation théâtrale.

— Tu sais Sophie, le bonheur il est à la portée de tous. Pour Sarah, il se situe dans les choses simples. Le rire d'un enfant. La courbe d'une banane. Le sourire de Julien Courbet. Pour la plupart des gens qui vivent dans cette société matérialiste uniquement basée sur la mode passagère et le conformisme, c'est quoi le bonheur ? Posséder tous les produits Apple, avoir une belle montre, de belles chaussures, avoir un corps d'athlète, rouler en Porsche et sentir le parfum bon marché ? Non Sophie. Tout ceci n'est que subterfuge. De la poudre aux yeux, un nuage de fumée qui cache pour beaucoup un profond désespoir. Sans les relations humaines, tout le reste n'est qu'un leurre. Comme le disait Arnold Toynbee : les composantes d'une société ne sont pas les êtres humains, mais les relations qui peuvent exister entre eux. Et j'aimerais à l'avenir que tu n'emploies plus ce genre de considérations calomnieuses à mon égard, qui s'avèrent être une insulte envers mon couple et mon intégrité.

Pour la première fois depuis que je connais Sophie, elle baissa les yeux et sembla gênée d'avoir posé la mauvaise question. Comme une enfant qui se rend compte qu'elle vient de casser le service en porcelaine familial. Elle fait profil bas. La voir ainsi soumise me plait beaucoup, humainement parlant. Sur le plan sexuel, Sophie est une impossibilité. Une incompatibilité corporelle, les joies de sa chair que je ne connaîtrais jamais. J'aimerais parfois vivre dans

certains pays africains. Certes ils n'ont pas le WiFi, mais la polygamie y est autorisée. Ces gens-là ont beau ne pas connaître la jouissance gustative que peut procurer un macaron à la framboise, ils ne savent néanmoins pas la chance qu'ils ont de posséder plusieurs femmes.

Je sais très bien au fond de moi que mentir n'est pas la solution. Parfois il faut être mauvaise langue. Parfois il ne faut pas faire la fine bouche. Mais la question de la confiance et de la sincérité dans le couple reste une nébuleuse complexe. Oui, il existe encore des personnes sincères dans ce monde. Oui, il existe encore des gens qui ne mentent pas à leur partenaire, en tout cas c'est ce qu'il paraît. Mais pour survivre et perdurer, un couple a-t-il réellement besoin de sincérité ? A-t-il besoin d'entendre certaines phrases pour assurer sa pérennité ?

— Je t'ai trompée hier soir. Et franchement j'ai aimé ça.

— Tu m'aimes ?

— Non, franchement plus tellement.

— Tu trouves que j'ai grossi ?

— À ton avis pourquoi on ne fait plus l'amour ?

— À chaque fois que je vois ta sœur, je me dis que j'ai fait un sacré mauvais choix.

Oui, la vérité peut parfois être importante dans la vie. Lors d'un entretien d'embauche. Lorsque l'on regarde *Questions pour un champion*. Quand un

enfant demande comment on fait les bébés. Mais pour solidifier et maintenir un couple, il vaut parfois mieux favoriser un petit mensonge plutôt qu'une grosse vérité, qui viendra généreusement détruire des fondations parfois peu solides. Les plus expérimentés diront qu'ils ne mentent pas. Ils détournent la vérité. Finalement Napoléon avait raison : l'histoire est une suite de mensonges sur lesquels tout le monde est d'accord. Il est donc conseillé de détourner parfois la vérité à son avantage.

— Je ne connais pas cette fille dans mon répertoire. Encore un bug de mon iPhone, cela devient agaçant. Meurs Steve Jobs. Encore.

— Hier soir je ne t'ai pas trompée. J'étais avec amis, nous étions saouls. Mais j'ai été sage.

— Je ne sais pas qui est cette personne qui m'envoie des messages érotiques personnalisés. C'est sans doute une erreur, mon prénom est très répandu.

— Quoi ? Le site à caractère pornographique dans mon historique ? J'avais une présentation orale, je me suis documenté, n'en fais pas toute une histoire.

— J'ai dormi chez un ami hier, c'est pour ça que je porte les mêmes vêtements. Oui, il a insisté pour mettre du rouge à lèvres sur ma chemise. Moi-même je n'ai pas compris pourquoi. De toute façon, que la vérité soit crédible ou non, il ne faut pas paniquer : l'amour rend aveugle, certains rateraient même un tank dans un magasin de Smarts.

J'écoute *Allô maman bobo* d'Alain Souchon.

Plus qu'un mois avant la date fatidique. 30 jours. Sarah est partie une semaine au sein de sa famille, pour, selon elle, se ressourcer, et prendre l'air familial. L'air de la campagne, celui qu'on ne respire pas en métropole. L'air qui sent le sabot et la déjection chevaline. Tellement d'air que l'iPhone ne capte pas. J'ai un profond mépris pour cette campagne. Je ne critique pas, je n'aime pas. J'imagine que c'est un endroit idéal quand on aime la solitude et l'ennui. Mais il ne faut pas s'étonner si le taux de suicide est plus élevé dans ces régions. Sarah m'a laissé une semaine de liberté. Une semaine pendant laquelle j'ai pu voir Léa quatre jours sur sept. Quatre soirées durant lesquelles nous avons pu nous adonner à des expériences pour le moins animales. Mais tout s'est passé chez elle. Jamais je n'aurais osé faire cela dans le lit conjugal. Adultère oui, mais propre.

Sarah revient ce soir, et la gare Montparnasse n'est qu'à dix minutes de chez moi. Les gens sont pressés à Paris, toujours. Dans le métro ils n'ont pas la patience d'attendre que le wagon s'arrête, ils tirent le levier d'ouverture alors même que le train est en marche, sans prêter attention aux avertissements du petit lapin. Rentrer dans le métro est autant une nécessité qu'une contrainte. Les gens courent, se dépassent, se

bousculent sans un sourire pour grappiller des secondes. Les portes du métro s'ouvrirent à ma station, mais alors que je sortais vivement du wagon, un homme vint me voir sur le quai pour me parler. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi mais quand un homme a besoin de parler il s'adresse toujours à moi.

— Hé M'sieur, vous avez perdu quelque chose.

Croyant avoir fait tomber un billet ou une pièce de monnaie, je regardais autour de mes pieds pour chercher mon bien égaré. Mais je ne voyais rien.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous avez perdu votre sourire.

Il pointa son index vers le sol pour me désigner un vulgaire chewing-gum écrasé, sans doute là depuis de nombreuses années. Qui sait par combien de personnes ce pauvre bonbon avait été piétiné. L'homme en face de moi me souriait et était presque fier d'avoir placé sa vanne. Il venait de me faire perdre une minute. Je lui ai souri d'une façon très hypocrite avant de reprendre mon chemin sans plus tarder.

J'étais désormais dans la gare. Je suis toujours socialement fasciné en entrant dans un tel endroit. On se rend compte à quel point les gens courent après le temps. Attendre son train est semblable à la vie dans son ensemble. On patiente devant le panneau des horaires pour obtenir le numéro du quai, comme on attend un objectif de vie. Une fois le numéro apparu on panique, on se presse, court, bouscule. C'est

chacun pour soi, peu importe si les autres restent en arrière ou trébuchent, c'est l'apologie du moi qui prime. Même combat pour les personnes âgées, qui se doublent dans la file, n'hésitant pas à donner des coups de canne à qui tentera de les doubler. Sauf qu'elles ne courent pas après le temps, elles ont juste peur de rater leur train, comme si leur vie en dépendait. Dans tous les moyens de transport en commun qui existent, les vieux ont une peur chronique d'être délaissés et sont pris d'une soudaine pulsion de violence envers les autres usagers. Alors que je levais les yeux pour tenter d'apercevoir le train de celle que j'étais venu chercher, une voix s'adressa à moi dans mon dos. Décidément, encore un clochard humoriste.

— Hey Louis, comment vas-tu ?

Tiens, un clochard qui connaît mon nom, c'est étrange, je n'ai aucun ami dans ce domaine.

Je me retournais et ne vit pas un sans domicile fixe mais Laurent, un provincial que j'avais connu pendant mes études.

— Laurent, ça va ?

— Génial, je reviens d'un stage dans une rédaction, c'était génial. Et toi tu deviens quoi ?

— Comme tu vois, je passe mon temps dans les gares.

— Toujours autant d'humour, dommage que la qualité n'évolue pas.

Laurent demeurait sympathique aux premiers abords, mais au fur et à mesure des contacts que j'eus avec lui, je percevais certains traits de son caractère. À l'époque universitaire, il abattait la même quantité de travail que ses collègues, mais tentait de faire croire qu'il en faisait plus que les autres, ce qui était faux. Par des petites phrases prononcées avec un rire narquois, il tentait de décrédibiliser notre travail, et par là même de rendre le sien plus performant qu'il n'était. Dans tous ses commentaires il voulait avoir le dernier mot, et avoir le mot pour rire, art qu'il maîtrisait sensiblement mal. Il commençait toutes ses phrases par « C'est génial » et ne supportait pas d'être second, mais il avait des ambitions bien trop hautes pour le peu de talent qu'il possédait.

À l'époque, nous voulions tous les deux être journalistes, et travaillions bénévolement dans un journal universitaire sans réelle ambition, ce qui nous permettait de nous exercer. Chaque semaine il débarquait avec ses gros sabots dans le bureau du chef de projet, avec ce qu'il croyait être de l'or.

— C'est génial comme reportage, c'est un sujet sur la saison du rut chez les papillons en Aquitaine. Et on a une chance incroyable, certains logent dans mon village natal.

Chaque semaine ses sujets demeuraient aussi niais les uns que les autres. Au bout de six mois, la direction décida de lui accorder une tribune libre. Il

publia un sujet sur un tournoi de pétanque pour unijambistes muets, qui fut d'ailleurs plutôt réussi. Il était heureux de son travail, malgré les quolibets de tous ses collègues. Tout le monde dans l'école connaissait sa petite amie : une jolie brune aux formes généreuses. Il montrait sa photo à tous les élèves sans en oublier un seul, arborant le portrait de sa bien-aimée comme un trophée, et posait la même question chaque fois qu'il brandissait cette image : « Elle est pas mal quand même non ? » Chose à laquelle tout le monde répondait par l'affirmative. Il ignorait en revanche qu'elle avait eu une aventure avec le responsable de la rubrique sport, et une romance bucco-génitale de onze minutes avec le professeur d'histoire contemporaine de notre promotion.

Laurent avait une vie réglée à la minute près. Il se levait tous les jours à 7 h 25, pour avoir le temps de regarder le journal de 7 h 30 sur BFMTV. Il avait pour ambition de devenir le meilleur journaliste de France, disait-il souvent. Il se donnait certes les moyens de son objectif, mais possédait encore trop de retard sur ses collègues. Sa crédulité légendaire ne plaidait pas en sa faveur. Il croyait beaucoup de choses, surtout les plus insensées. Plus c'est gros, plus ça passe. Sa pire découverte avait été YouTube. Du jour au lendemain il n'était plus attentif à rien et passait son temps à regarder des vidéos au sujet de différentes conspirations. En quelques jours il devint

un adepte de la théorie du complot et ne croyait plus en rien ni en personne, il se méfiait de tout et épousait le révisionnisme, voir le négationnisme, en silence. Il me répétait souvent cette phrase : « Tu verras Louis, un jour la vérité éclatera, on nous ment. » C'est ainsi qu'il me fit part de ses thèses les plus loufoques, auxquelles il croyait dur comme fer : ben Laden était un comédien hollywoodien, Michael Jackson n'est pas mort mais joue aux fléchettes avec Elvis, la Seconde Guerre mondiale n'a fait en réalité que 12 morts, Obama et Mandela ne sont en réalité qu'une seule et même personne, l'homme n'a jamais marché sur la Lune mais sur le Soleil, Kennedy s'est en fait suicidé de six balles dans la tête, Amanda Lear serait une femme, Jeanne d'Arc n'était en réalité pas la dernière pour la levrette, Jésus fut l'inventeur des magasins Ikea.

Chaque jour Laurent revenait vers nous avec des informations plus folles les unes que les autres. Mais au fond nous l'aimions bien, c'était un bonhomme sympathique qui nous faisait de bonnes blagues. Nous savions qu'il ne ferait pas une grande carrière et que tôt ou tard il devrait apprendre la vérité sur le monde. Pourtant peu après la fac il réussit à entrer dans une école de journalisme, domaine dans lequel il semblait donc s'épanouir aujourd'hui. Son travail avait sans doute fini par payer.

— Et toi donc tu es dans le journalisme ?

— Oui j'ai été embauché à TF1, c'est vraiment génial. Je suis l'assistant de Jean-Pierre Pernaut, JPP comme on l'appelle tous. Je l'aide à préparer ses sujets sur la France qu'on aime, la France d'en bas qui se lève tôt, qui joue aux boules et mange du pâté. Il n'y a pas deux semaines je suis parti en reportage dans le Larzac avec un journaliste professionnel, tu aurais dû voir ça. On a interviewé un retraité qui fabrique des barreaux de chaise avec des animaux morts, c'était vraiment impressionnant, le type est un artiste.

— Effectivement ça a l'air excitant.

— Là je repars sur Grenoble, je poursuis mon stage dans deux semaines.

— Je suis content pour toi Laurent, sincèrement. Heureux de t'avoir revu, passe le bonjour à ta copine.

— Génial, salut !

Moi, je n'ai pas de train à prendre. Je ne suis pas là pour cela. J'ai d'ailleurs toujours un pincement au cœur lorsque j'arrive de province par le biais de la SNCF pour regagner la capitale. Lorsque le voyage prend fin et que les travaux qui longent la voie ferrée laissent place au sommet de la tour Eiffel. Je sais qu'au fond ce n'est qu'un bout de ferraille de 300 mètres rouillé, mais tout de même. J'attends avec impatience le jour où je serai avec mon fils dans ce même train, lorsqu'il verra l'édifice pour la première fois, regardera par la fenêtre du wagon et me demandera de sa voix douce et innocente :

— C'est la tour Eiffel papa ?

— Non c'est une grue.

Mon fils ne sera pas forcément un génie. On est souvent stupide quand on a 5 ans.

« TeutaTANAAAA. Le train TER, numéro 4525, va entrer en gare... voie 5. »

Je méprise profondément cette voix féminine qui annonce les trains ainsi que les retards avec le même timbre de voix, dans laquelle la compassion n'est pas présente. Je méprise cette voix qui annonce indirectement que l'usager va être en retard à son travail, et qui par conséquent sera peut-être licencié, perdra son emploi, son salaire, son appartement, la garde de ses enfants et sombrera piteusement dans l'alcool et la consommation accrue de médicaments. Tout cela à cause d'un retard de la SNCF. Je sais pourtant que cette voix appartient probablement à une brave femme, il paraît même qu'elle s'appelle Simone. Je n'ai rien contre elle personnellement, sans doute a-t-elle dû accepter ce travail pour pouvoir nourrir son gamin. Mais il n'empêche que parfois, lorsqu'elle annonce avec une voix enjouée et enthousiaste que mon train n'arrivera pas avant une heure, je ressens l'envie de l'égorger sauvagement.

Je commençais à réellement tourner en rond dans cette gare, j'avais lu les trois premières pages de *L'Équipe* pour n'y trouver rien de passionnant. Ou plutôt du classique, de pauvres footballeurs ne

gagnant que neuf millions par an souhaitant changer de club pour en gagner douze. Il est vrai, de nos jours qui peut vivre déceimment avec neuf millions par an ?

Pendant cette lecture, Simone avait annoncé pas moins de trois retards, ce qui avait provoqué le mécontentement bruyant de plusieurs voyageurs. La SNCF avait du retard. Gros pléonasme. Sarah m'a dit arriver par le dernier train. 22 h passèrent et toujours rien, je commençais sérieusement à avoir faim. Je me dirigeais vers un café de la gare pour manger quelque chose afin de tenir le coup. Un homme habillé en pingouin géant s'avança vers moi.

— Vous désirez Monsieur ?

— Manger. Qu'est-ce que vous avez ?

— Une gamme de sandwiches classiques Monsieur.

— Un jambon-beurre dans ce cas.

Il revint quelques secondes plus tard avec un bout de pain minuscule dans lequel il ne semblait pas y avoir foule.

— Voilà pour Monsieur. Sept euros je vous prie.

— Pardon ? Pour un bout de pain et un carré de beurre ?

— Ce sont les tarifs après 21 h Monsieur.

— Vous avez de la chance que je sois affamé.

— Très certainement Monsieur.

Après avoir avalé en trois bouchées un pain qui semblait avoir deux ans d'âge, Simone annonça enfin

le train que j'attendais. Après avoir inspecté le panneau d'affichage il semblait en effet que ce dernier arriverait dans très peu de temps. J'ai beau connaître Simone (ou du moins sa voix) depuis plusieurs années, je n'ai pas une confiance aveugle dans ses prédictions, un suicide sur les rails est si vite arrivé.

Un train arrive à vitesse réduite et vient se ranger dans son emplacement comme on range une cigarette dans son paquet. Sur le quai, descendent au même moment des dizaines de voyageurs, impossible d'en distinguer un seul au loin. Le quai étant long, j'ai la joie de voir défiler un flot d'humains en continu durant plusieurs minutes. Certains semblent exténués du voyage qu'ils viennent d'accomplir, d'autres ont le sourire aux lèvres et semblent heureux de regagner la capitale. Un sourire dans Paris, quel plaisir.

Les personnes âgées avancent à la vitesse d'un escargot paraplégique. Une grand-mère tire à bout de bras une valise énorme, on se demande avec quelle force elle réalise cette performance. Derrière elle, un jeune semble impatient et tente de la doubler. Mais les vieux ont un rétroviseur virtuel dans lequel ils nous voient, et se rabattent de chaque côté pour qu'on ne puisse les doubler. Le jeune commence à perdre patience, je peux le voir dans ses yeux. Je connais ce regard qu'il porte aux cheveux gris devant lui, ce regard de haine qui semble éprouver l'envie ultime de frapper dans la valise pour dégager le passage. Des

enfants courent jusqu'au quai et arrivent seuls, sans que l'on puisse savoir à qui ils appartiennent. Ils ne portent qu'un simple sac à dos à l'effigie d'un dessin animé, laissant à leurs parents le soin de tirer les valises. Ces enfants sont impatients et débordent d'énergie, ils viennent de passer de longues heures dans un train et pourtant ils sont encore excités comme des puces. Leurs parents n'ont qu'un souhait, un fantasme, de voir enfin le moment où ils vont s'endormir. Le père et la mère presque en sueur regagnent le quai et contemplent leurs bambins qui les somment de se presser. Je connais ce regard. Ce regard d'amour qui a tout de même envie de mettre une bonne petite droite au gamin pour qu'il s'endorme. Non ce n'est pas méchant, c'est pour son bien, il dormira mieux.

Et puis soudain, la foule devient moins compacte, moins dense. Au loin, une silhouette s'en détache. En général je me méfie des filles dans la rue, belles de loin mais loin d'être belles. Pas cette fois-ci. La silhouette se rapproche de moi en même temps que les secondes défilent. Mon rythme cardiaque augmente d'une façon rapide que je ne peux contrôler. J'ai l'impression que je vais rencontrer Zidane, ou Dieu, ce qui revient au même. Une valise à roulettes noire caresse le sol et suit la main de sa propriétaire, qui ne marche que peu rapidement par la faute des talons qu'elle porte. Des talons compensés discrets qui rehaussent tout de même sa silhouette de

quelques centimètres, surmontés d'un jean qui épouse parfaitement la forme de ses jambes, sans vulgarité aucune. Au-dessus de sa ceinture marron, un grand manteau noir cache presque tout le haut de son corps, excepté la tête. Le col est relevé, comme d'habitude. Autour de ce corps est enroulée une écharpe grise, qui tourne encore et encore tel un serpent voulant étrangler sa proie. Au milieu de ce piège vestimentaire se dessine une tête rabattue vers le sol qui, depuis le début du chemin, n'a pas levé les yeux une seule fois vers moi. Parce qu'elle sait très bien où je suis. Ou bien parce qu'elle surveille le sol pour ne pas tomber.

Son être tout entier me fait face, puis ses pas cessent. Ses yeux quittent le sol pour venir se loger dans les miens, et son demi-sourire me pique le cœur d'une façon telle que j'ai l'impression qu'il va s'arrêter instantanément. Sarah est toujours aussi belle. Elle s'approche de moi et pose ses lèvres contre les miennes, trois fois. Elle sourit. Elle n'a pas besoin de me dire que je lui ai manqué, je connais son regard.

— Tu as été sage en mon absence ?

— Évidemment.

J'écoute *La nuit je mens* d'Alain Bashung.

La nuit dernière j'ai fait un odieux cauchemar. Je jouais au scrabble avec Benjamin Castaldi dans une pièce sombre. Et je m'inclinais, lamentablement. Benjamin me ridiculisant avec des mots comme concupiscent, whisky, conciliant, et me crucifia avec schizophrène sur un mot compte triple. J'étais humilié, loin d'avoir été à la hauteur.

Au petit déjeuner, Sarah n'allait pas bien. De mauvais poil semble-t-il. Préoccupée. Aussi maussade qu'un espion israélien. Elle n'a mangé qu'une seule tartine. Elle s'est douchée et habillée aussi rapidement qu'un dirigeant du FMI quitte le Sofitel, avant de claquer la porte derrière elle. Chose qui n'est pas dans ses habitudes. Le soir, elle est revenue, toute pimpante. Et puis, alors que le dîner se passait à merveille devant nos potages à la tomate, tout a basculé. Elle m'a dit cette phrase, à laquelle tout couple doit faire face un jour.

— Louis, tu peux me passer le sel ?

— Oui. Ah non, il n'y en a plus. J'irai en acheter demain.

Sarah a fondu en larmes, comme une enfant de six ans à qui on confisque sa Barbie et ses neuf tenues de rechange. J'ai beau aimer voir une femme en pleurs parce que je trouve cela magnifique, cela me fait toujours un pincement au cœur de voir des larmes au

coin des yeux de Sarah. J'aime voir pleurer les femmes, pas la mienne.

— Pourquoi pleures-tu mon amour ?

— Louis, tu ne comprends pas, nous n'avons plus de sel.

— Ce n'est pas un drame, je te promets sur tout ce que j'ai de plus cher en ce bas monde que je m'engage à en acheter demain. Même une tonne si cela peut te faire aller mieux.

— Le sel n'est pas le problème. Aujourd'hui c'est le sel qui vient à manquer. Demain ce sera le beurre. La semaine prochaine ce sera l'envie, et puis ensuite le désir.

— Tu ne sais plus ce que tu dis Sarah, ce sont les nerfs qui lâchent. Tu as beaucoup donné pour cette organisation, il est normal que tu sois stressée.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus.

— Tu veux un macaron ?

Les macarons représentent le talon d'Achille de Sarah. Au fond de son âme elle demeure persuadée que le conflit israélo-palestinien peut être résolu grâce à des macarons. Il m'est souvent arrivé de dénouer une situation complexe à l'aide de ces sucreries. Je sais que le jour où Sarah prendra une banque en otage, il sera possible de sauver des otages à l'aide de quelques boîtes de chez Ladurée.

— Non. Enfin je ne sais pas. Je n'ai pas faim.

— Va te reposer, tu as bien mérité une nuit entière de sommeil. Et si tu veux je peux te rejoindre juste avant que tu t’endormes pour...

— Non. Tu as raison je vais aller dormir.

Voilà. C’est ma future épouse. Une femme qui refuse mes services sexuels lorsqu’elle ne va pas bien. À quoi donc puis-je bien servir dans ce cas ? La relation de couple est décidément bien compliquée. Un travail permanent. La relation stable est un contrat à durée indéterminée. La relation d’un soir est un CDD. Il est en revanche plus rare de recevoir des offres d’intérim.

L’espace d’un instant le doute s’est emparé de moi. Pour la première fois depuis ma demande en mariage, Sarah éprouvait des doutes. Avait-elle eu connaissance de mes agissements extra-conjugaux ? A-t-elle eu vent d’une quelconque rumeur me concernant, qui la pousserait à remettre en cause notre union devant Dieu ?

J’écoute *L’hippopodame* de Serge Gainsbourg.

Il a fallu se rendre à l'évidence. Je devais oublier Léa. Le plus rapidement possible. Léa représente tout ce que je ne pourrais jamais avoir. Elle est l'aventure, le risque, le plaisir, la luxure, la gourmandise, le péché, la tentation. Trop de péchés capitaux en même temps, même Julien Courbet n'en viendrait pas à bout. Mais elle peut aussi, et surtout, être ma porte de sortie vers le célibat et l'alcoolisme facile. L'amour est un jeu comme un autre, dans lequel comme dans tout jeu, il existe des règles strictes. Parfois jubilatoires, parfois belles, parfois cruelles. Être en couple c'est oser le beau jeu, persuadé d'être capable de gagner la Coupe du monde seul. La fin d'une relation c'est être hors-jeu. Ni plus ni moins.

Il y a toujours un ami, un peu audacieux et insouciant, qui propose une idée stupide, même si elle part d'un bon sentiment : Oublie-la. Connard. Autant j'arrive à oublier facilement le contenu d'une émission sur M6 ou l'existence de la faim dans le monde chaque fois que je franchis la porte d'entrée chez Quick, mais l'oublier elle s'avère être du domaine de l'impossible. Le cerveau est un organe ingrat, incapable de filtrer correctement le peu de souvenirs qu'il nous autorise à emmagasiner. Se souvenir de ce qui fait mal au cœur, oublier ce qui le faisait vibrer. Cerveau-cœur. Un court trajet pour des

organes irresponsables qui n'ont rien de mieux à faire que de jouer au ping-pong sentimental, l'un renvoyant à l'autre le meilleur comme le pire, surtout le pire. Non, oublier c'est impossible. Au mieux on peut penser à autre chose. Au pire on peut penser. Penser seul, ne surtout pas songer en musique. Elle est censée adoucir les mœurs, en réalité c'est surtout lorsque ça l'arrange. En période de transition sentimentale, la musique se met au diapason de l'esprit, et ne propose que des mélodies en adéquation avec le moral. Tout à coup la bande originale de Titanic n'est pas si mauvaise, et le destin de ce couple qui sombre vers l'eau glacée n'est pas si étranger au sort de celui qui l'écoute.

Tout ce qui fait la vie au quotidien est soudain teinté d'une pointe de gris. Le ciel est moins bleu, l'air est plus froid, les gens sont moins beaux. Se lever le matin n'est plus qu'une contrainte, réalisée à contrecœur, puisqu'elle démarre par une vision, une image : le côté gauche du lit est vide. Il ne l'était pas ces derniers temps. Un autre matelas aura la chance d'accueillir son corps. Chaque journée qui commence est censée être quelque chose de nouveau, le passé est le passé, demain est un autre jour. Dictons de merde. Évidemment que demain est un autre jour, ce n'est pas pour autant qu'il efface les cellules de la mémoire. La nourriture ne présente plus un caractère essentiel. Le nouveau 280 sauce au poivre vient de sortir chez McDo, il n'y sera que dix jours. Et alors,

quelle importance, puisqu'elle ne sera pas avec moi pour le goûter. Et qui suis-je pour avoir le culot d'aller manger seul ?

Tiens, ce film a l'air génial. Mais je ne vais pas y aller. La dernière fois c'était avec elle, et la qualité cinématographique de l'œuvre m'importait peu puisque sa main se glissait dans la mienne, et son visage me captivait bien plus que la performance des acteurs. C'est idiot, l'alcool efface les souvenirs les plus honteux pour une durée déterminée, avant de les faire ressurgir en pleine gueule le lendemain matin. Rien de tel n'existe pour les sentiments. Pas de rétroactivité, pas d'Alzheimer sentimental.

Pour tenter de l'oublier, Émile m'a proposé de l'accompagner à sa réunion hebdomadaire des addictifs anonymes. Une thérapie dans laquelle chacun est libre de parler de son addiction pour libérer sa conscience de ses péchés. Il y a toujours un côté biblique dans ce genre de réunions. Émile y avait eu recours il y a deux ans pour se débarrasser de son addiction à la bière. Il pouvait lui arriver d'en consommer six litres par jour.

N'ayant pas vraiment de meilleure solution viable à envisager, je me suis rendu dans une petite salle, au sous-sol d'une église. Je n'ai pas osé prendre la parole en premier, c'est malpoli. Il y avait de tout et de rien dans cette salle, chacun avait un problème à

soigner, et la rédemption passait par les cases discours et partage. La séance était présidée par un vieux type à la moustache noire, nommé Didier. Dans le cadre de la thérapie, tout le monde se devait de l'appeler Doyen. Un subtil mélange entre sagesse et pilosité. Puis, les membres autour du Doyen prirent la parole.

— Bonjour. Je m'appelle Joseph

— BONJOUR JOSEPH, reprirent en chœur tous les membres.

— Je suis collectionneur des disques de Lara Fabian. Ma femme m'a quitté car ma passion engloutissait la moitié de mon salaire, j'oubliais parfois d'acheter à manger pour mes enfants. Je voue une haine sans limites à Patrick Fiori. Et accessoirement je travaille comme livreur chez Interflora.

— On applaudit Joseph.

— Bonjour, moi c'est Marion

— BONJOUR MARION.

— Moi je suis photodeprofilomaniaque. C'est-à-dire que je collectionne les photos de profil sur Facebook, mais uniquement les miennes. Je suis obligée d'en changer tous les jours, c'est obligatoire. J'ai déjà effectué six tentatives de suicide pour une insuffisance de Likes sur mes photos. J'avais acheté *Le suicide pour les nuls*, préfacé par Loana, mais grâce à Dieu je suis encore là. Je suis aujourd'hui à quatre jours sans changer de photo.

— On applaudit Marion.

— Bonjour, moi c'est Anthony

— BONJOUR ANTHONY

— Voilà, je collectionne les bons de réduction chez Auchan depuis 1993. Le comble de mon addiction est que je ne peux en utiliser aucun car ils ne sont désormais plus valables. Il m'arrive d'acheter des croquettes pour chat à six euros simplement pour avoir un euro de réduction sur ma facture totale. Mais je n'ai pas de chat.

Aujourd'hui je suis fermement décidé à arrêter cette folie, j'ai emménagé au-dessus d'une épicerie arabe.

— On applaudit Anthony.

Puis vint mon tour. Tout le monde avait pour obligation de parler, c'était la règle ici. Pourtant je n'en avais aucune envie. Non pas que je sois de nature timide. Plus parce que je trouvais cela très impudique. L'idée de leur raconter n'importe quoi a traversé mon esprit. Et puis finalement j'ai ouvert mon cœur.

— Bonjour, je m'intitule Louis.

— BONJOUR LOUIS.

— Bonjour. Je vais me marier dans dix-neuf jours. Et depuis que le mariage est planifié j'ai trompé ma future femme. Pas parce que je ne l'aime pas, au contraire. Je ne sais pas vraiment pourquoi je l'ai fait, mais c'est ainsi. J'ai trouvé la fougue et la jeunesse

en compagnie d'une autre. Je conserve la sécurité et l'amour avec Sarah. Même si le coût est devenu occasionnel depuis que je dors régulièrement sur le canapé par la faute de son amie organisatrice, j'aime Sarah. Mais j'ai peur que ma vie soit complètement différente par la suite.

— Messieurs, nous allons aider Louis. Par un vote à main levée. Qui pense que Louis doit quitter sa femme ?

— Euh oui mais...

— Nous avons 3 votes pour la rupture. Qui pense qu'il doit rester avec sa femme ? 9 votes contre la rupture. Qui s'abstient ?

Comme toujours un imbécile leva la main pour manifester son vote blanc et annoncer au monde qu'il n'a aucune personnalité. Le genre de bonhomme à cause de qui a été inventée la ligne « Ne se prononce pas » dans les sondages. Des gens qui ne savent pas réfléchir par eux-mêmes et qui préfèrent du coup ne prendre aucune décision, complètement dénués d'organes reproducteurs masculins. Le genre que les journalistes d'investigation détestent. « Monsieur, en fin de repas vous êtes plutôt fromage ou yaourt ? Houla, euh... je ne sais pas. Je préfère ne pas me prononcer. »

— Bien Louis, tu as une majorité relative qui t'accorde son soutien pour ton mariage. Ton problème est résolu.

— Ah. Ben merci.

Comme si la vie était aussi simple. Comme s'il me suffisait d'écouter 15 addicatifs me donner leur avis en dix secondes pour que j'envisage sereinement les dix années à venir. À cet instant précis, j'ai l'impression d'être un candidat de Koh-Lanta aux portes de la finale, dans l'obligation de voter pour éliminer une candidate. Denis Brogniart est la voix off de ma vie, ses paroles résonnent et je n'ai aucun mal à imaginer son discours.

— Louis, vous êtes en finale, et vous devez maintenant faire face à un choix complexe. Choisir Sarah, votre future femme, qui représente pour vous la stabilité. Ou Léa, les plaisirs de sa chair et le grand saut dans l'inconnu, rêve qui peut s'éteindre pour vous du jour au lendemain. Elles sont belles, jeunes, et vous désirent toutes les deux. Mais il ne doit en rester qu'une. Vous allez devoir faire un choix. Pour l'une d'elles, l'aventure s'arrêtera ce soir.

— J'hésite, sincèrement. Il y a un choix qui me semble plus évident que l'autre, mais j'ai des doutes.

— Je rappelle aux téléspectateurs que vous avez remporté le totem d'immunité à la suite de l'épreuve de...

— Qu'est-ce que tu racontes Denis ?

— Vous avez gagné le totem d'immunité lors du...

— Non mais tais-toi. Oh, tu n'es pas sur TF1 ici, on est dans mon imagination. Pas d'immunité, pas

d'épreuve sur des bouts de bois, pas de cafards à manger en salade. Ne fais pas ton malin Denis.

Finalement est-ce que ce n'est pas ça l'amour ? Être un navigateur, toujours osciller entre deux eaux, aller d'un bateau à un autre, en abandonner un pour un autre dans lequel on se sent mieux ? Commencer avec un pédalo et finir sur le Titanic ? Quoique, finir sur le Titanic en étant amoureux n'est pas réellement synonyme de chance.

Après réflexion, les addictifs n'avaient pas complètement tort. Il me fallait une fois pour toutes me ranger dans le droit chemin, épouser Sarah et vivre une vie heureuse en sa compagnie. Émile m'accompagna à la sortie de l'église, avant de me prodiguer un ultime conseil, qui m'a conforté dans ce sens.

— Quitte cette connasse, et on repart faire le tour des bars.

C'est toujours bon d'avoir des amis avec des arguments forts.

J'écoute *L-O-V-E* de Nat King Cole.

L'avantage lorsque l'on a été victime de nombreuses ruptures, c'est que l'on connaît tous les arguments et phrases qui peuvent être employés. On se souvient de toutes ces excuses bancales, utilisées pour mettre fin unilatéralement à une relation. Il existe toujours des raisons officielles et officieuses dans une rupture. On présente l'officielle à ses proches pour soigner les apparences, mais on connaît toujours au fond de soi la vraie version.

— Nous avons pris des chemins différents.
Traduction : elle m'a trompé.

— Cette relation n'avait plus de raison d'être.
Traduction : Je n'en pouvais plus d'elle.

— Elle a souhaité passer à autre chose.
Traduction : Je l'ai trompée avec sa meilleure amie, elle ne souhaite plus me voir vivant.

Léa n'a jamais eu le courage de voir la vérité en face et de se dire que je n'étais plus son homme en libre service, disponible jour et nuit pour combler ses attentes sexuelles. Elle ne m'a pas cru un seul instant quand elle a su pour mon mariage, que je me consacrais pleinement à Sarah et que je ne ferais plus aucun écart de conduite. Alors forcément, au début cela l'a amusée, croyant que je me laisserais le premier et reviendrais vers elle en rampant. Raté.

Lorsqu'elle a réalisé que j'étais le plus sérieux du monde, elle m'a appelé, écrit, laissé des messages, encore, puis d'autres. Je n'ai rien pu lui répondre, excepté que j'étais désolé, mais que les choses étaient ainsi. Cela me faisait presque mal de lui briser le cœur, mais je n'avais pas vraiment le choix. Un mariage qui approche à grands pas n'est que peu compatible avec une liaison extra-conjugale, aussi jouissive soit-elle.

Ce que j'aime avec Léa, c'est qu'elle va droit au but, et ne s'encombre pas de paroles superflues. J'ai envie de toi. Tu me fais l'amour ? Oui c'est bon. Vas-y. Viens. Enfonce-toi. Plus loin. Défonce-moi. Mets-la-moi bien profond. Plus fort. Déglingue-moi. Donne tout ce que t'as.

En temps normal, ce genre de propos pourrait avoir des répercussions néfastes et conférer à celle qui les prononce une image peu flatteuse. Mais pourquoi diable qualifier de salope une fille qui tient ce genre de langage ? Je n'y vois ni une salope ni une femme aux mauvaises mœurs, mais plutôt une femme déterminée, ne perdant pas de temps avec des considérations sentimentales durant un acte animal. Il y a un temps pour tout. Un temps pour la tendresse, un autre pour faire l'amour.

Pas la peine de traiter de salope une femme qui souhaite qu'on lui mette bien profond. Elle sait

simplement ce qu'elle veut. Pas comme toutes ces bourgeoises du sexe qui représentent à merveille l'hésitation. Oh oui. Oh oui. À droite. À gauche. Un peu plus sur la droite. Oui vas-y tout droit. Au rond-point tourne à gauche. Grille le feu, je suis une folle. Oh oui vas-y. N'abime pas la carrosserie. Attends-moi pour jouir. On y va à 3. 1, 2, 3. Oh oui. Chaque fois que j'ai eu ce genre d'expérience, j'ai eu l'impression de faire l'amour à un GPS, ou à la femme qui pose les questions dans le Code de la route. Impossible de concentrer mon esprit sur l'acte, tant elle se bornait à parler encore et encore. J'avais des images de voiture dans la tête pendant chaque missionnaire.

Léa, elle, ne parlait jamais de la sorte. Lorsque nous pratiquions, nous étions deux autres personnes. Des individus qui n'ont pas de vie extérieure, seulement nés pour se reproduire et repeupler l'espèce humaine. Une espèce de compréhension tacite parfaite nous permettait de connaître sur le bout des doigts les envies et préférences de l'autre. Faire l'amour avec Léa c'était comme chercher du pétrole. Elle aimait que j'aie au plus profond d'elle, c'est ce qu'elle répétait sans cesse. Comme si son sexe était un puits sans fond vers le plaisir. On tente de trouver ce qu'on cherche pour faire jaillir le pétrole. Faire l'amour c'est faire des travaux, avec son sexe en guise de marteau-piqueur. Poésie sexuelle. C'est peut-être pour ça que les Portugais sont de grands

manuels. Et inversement, le premier homme au monde qui a trouvé du pétrole dans le désert n'a-t-il pas dû avoir une énorme érection en imaginant la fortune qu'il allait en tirer ? Parfois je me dis que Léa aurait mieux fait de se trouver un amant saoudien, ces gens-là sont bien plus compétents que moi pour trouver de l'or noir.

Ce soir, Léa m'attendait en bas de chez moi, pour entendre de vive voix tout ce que j'avais à lui dire. Je ne pouvais pas lui en vouloir, le désespoir pousse à faire des choses stupides, y compris essayer de se vendre au rabais pour sauver une cause que l'on sait au fond de soi perdue. Je l'ai emmenée dans un café à quelques rues de là

— Léa, je sais que nous avons vécu des choses fortes ensemble. Aussi bien sur le plan humain que sur le plan bestial, et que le courant passe aussi bien entre nous que dans le corps de Claude François. Mais...

Nous y voilà. Le fameux MAIS qui précède chaque explication de rupture, et qui suit l'apologie de la relation effacée. C'est fou comme quatre lettres peuvent donner envie de se flinguer. Étrange manière de mettre fin à une aventure. On aborde tous les arguments positifs d'une relation pour immédiatement les déconstruire avec violence. Un peu comme être face à un repas chez Joël Robuchon et lui dire « Tu es excellent, j'ai attendu toute ma vie

pour te déguster, et je ne pense pas trouver mieux. Mais je vais aller chez Franprix. » J'ai entendu ce « Mais » de nombreuses fois. Je sais ce qu'il implique et toutes les saloperies qu'il sous-entend.

— Louis, tu ne peux pas me faire ça. Nous avons tout fait ensemble, je sais que tu as des sentiments pour moi, tu ne peux pas m'enlever ça.

— J'aurai toujours une affection particulière pour toi Léa. Mais ce n'est pas de l'amour. Au mieux c'est une attirance physique. Au pire c'est le goût du risque.

— Tu ne peux pas me dire ça. Tu as fait en moi des choses qu'aucun autre homme n'avait faites. Je me suis donnée toute entière à toi. S'il te plait, ne me quitte pas.

Et allez, c'est parti pour la prostitution sentimentale. J'écoutais sans réelle attention Léa essayer de se vendre. Je ne la trouvais pas pathétique, mais j'ignorais pourquoi, lorsque les gens sentent qu'ils vont tout perdre, ils tentent le tout pour le tout. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait lorsque tout allait bien et que les choses auraient pu passer d'agréables à idylliques ? Léa venait de me dire s'il te plait, pour ne pas la quitter. La prochaine étape serait je t'en prie. Elle s'en remet clairement à Dieu. Mauvaise idée.

— Louis, tu es la personne qui m'a donné le plus, dans tous les domaines. Je n'ai pas envie de te perdre, tu es un type génial.

— J'aimerais pouvoir te dire la même chose.

Plus le temps passait, et plus Léa essayait de se vendre. Elle mettait la meilleure volonté du monde pour me convaincre, avec pour résultat l'effet inverse. Je pouvais réfuter, voire balayer d'un revers de main, tous les arguments qu'elle avait peine à m'avancer. J'avais l'impression d'être face à un vendeur de chez Orange qui essaie de me vendre son forfait le plus médiocre, en ajoutant sans cesse des options dénuées d'intérêt.

— Je vais changer, je te le promets.

— Pourquoi changer ? Le naturel revient au galop, les gens ne changent jamais vraiment.

— Je vais m'améliorer, c'est promis.

— T'améliorer dans quel domaine ? Tu es déjà très souple et compétente dans le domaine sexuel. Tu es une fille adorable, tu aimes aller voir n'importe quoi au cinéma et tu cuisines très bien. Crois-moi il y en a beaucoup qui rêveraient d'être avec toi. Mais...

— Mais c'est toi que je veux.

— Ce n'est pas possible. On s'est rencontré au mauvais moment de nos vies. Le destin est une question de timing. Dans une autre vie nous aurions sans doute été les plus heureux du monde. Nous

aurions passé nos journées au lit à faire l'amour et à manger des glaces à la vanille. Mais dans ce monde-là, j'ai les mains liées.

— Est-ce qu'on peut au moins rester en contact ?
Être amis ?

— Ne t'inflige pas cette épreuve. Tu n'as pas envie que l'on soit amis, et moi non plus. Tu veux seulement garder une trace de moi, un spectre, une idée. Nous sommes amicalement incompatibles. Je ne paierai pas l'addition de notre relation avec de la monnaie de singe. Je ne t'offrirai pas ce rôle ingrat.

C'est à ce moment précis que Léa s'est mise à pleurer. J'ai toujours trouvé cela beau de voir des larmes couler sur les joues d'une jolie fille. Presque noble. Biblique.

Malgré tout j'avais comme un pincement au cœur de la voir dans cet état. Un peu comme lorsque je vois un chien sur trois pattes, je me dis alors que la vie est injuste.

Léa a séché ses larmes, comme une petite fille qui se relève devant la balançoire, et a tenté un dernier discours pour m'émouvoir.

— Avant de te rencontrer, ma vie n'était qu'une suite d'épisodes aussi mauvais les uns que les autres, qui au final ne débouchaient que sur des saisons monotones où je tenais un maigre premier rôle. Ma vie était une saison de *Plus Belle La Vie*. J'étais mauvaise et ne rimais à rien. Les décors étaient de

mauvaise qualité. Avec toi je suis entrée dans le septième art, les épisodes ont eu un sens et le film de ma vie s'écrit jour après jour. Et plus le temps passe, plus je me demande comment j'ai pu jouer mon propre rôle aussi mal. Je ne sais pas comment vivre sans toi. Je ne sais plus comment je vivais avant. Comptes-tu vraiment me laisser ainsi dans les méandres de mes sentiments ?

— Oui. Pardon d'être aussi froid, mais tout ce que tu me dis ne me touche pas. Je suis désolé Léa. J'aimerais te dire autre chose, mais le fait est que pour une fois je le pense sincèrement, je suis désolé.

J'ai payé les deux cafés auxquels nous n'avions pas touché, je lui devais au moins ça. Puis je suis parti, pas vraiment fier de moi, mais en ayant le sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait pour mettre de l'ordre une fois pour toutes dans ma vie sentimentale. Mais tout de même, j'avais la sensation d'être un sacré connard.

J'écoute *Laisse tomber les filles* de France Gall.

Cette fois nous y sommes. 24 heures avant la date que je scrute sur mon calendrier depuis plus de trois mois. Il me reste une journée avant de m'engager. J'ai l'impression d'être Jack Bauer, en moins vif. En me réveillant ce matin j'ai pensé au film *Le Premier Jour du reste de ta vie*, et au roman de Victor Hugo *Le Dernier Jour d'un condamné*. Je ne sais pas comment je dois l'interpréter. Si c'est la fin de quelque chose, ou le commencement d'une autre. Désormais, sur les feuilles administratives je devrai cocher Monsieur. Comme avant en fait. Sarah, elle, cochera désormais Madame. Même devant l'administration les sexes sont inégaux. Je me suis d'ailleurs toujours demandé pourquoi le numéro de Sécurité sociale des hommes commençait par 1 et celui des femmes par 2. Les hommes sont-ils prioritaires dans l'accès aux soins ? Alors qu'en cas de sinistre on crie toujours les femmes et les enfants d'abord. Encore une hypocrisie sociétale de 1945.

Je me suis habillé lentement, comme un condamné enfiler son pyjama avant d'aller sur la chaise. Comme si les secondes passées avec mes vêtements étaient des moments heureux. Je me suis alors rendu compte que jamais je n'avais eu la délicatesse de respecter mes chemises en les enfilant. Je m'en suis voulu, et les aient traitées avec soin.

Hier, Sarah m'a conseillé, ou plutôt ordonné, d'aller chez le coiffeur, pour que je sois présentable. Je n'en voyais pas l'utilité. Mais c'était pour lui faire plaisir. Dans un monde parfait les cheveux ne pousseraient plus, et l'on pourrait conserver la même coupe des années entières. Et les coiffeurs seraient au chômage. J'admire ces gens, au fond caractéristiquement comme nous. Ils ont le courage de poser des questions idiotes mais nécessaires à longueur de journée. Je suis arrivé dans le salon, rempli comme un magasin Ikea le samedi. Une dame blonde s'est approchée de moi.

— Bonjour Monsieur, c'est pour une coupe ?

— Sauf si vous faites les détartrages ou les vidanges ?

— Je vous laisse patienter Monsieur ? Nous avons du monde.

— Vous pouvez me prendre tout de suite ?

— Impossible Monsieur.

— Ne posez pas la question alors, attendre est ma seule option.

C'est dans un endroit comme celui-là que la littérature touche les profondeurs de l'intellect. Ne traîne ici aucun classique français, ou ne serait-ce que l'ombre de Balzac ou Sartre. Se battent uniquement en duel des magazines féminins, expliquant comment être belle lorsque l'on est moche, ou comment perdre 48 kilos en six jours. Et le pire réside dans le fait que

tous les gens présents ici semblent apprécier ces lectures.

Je n'aime pas attendre. Les salles d'attente sont une abomination de la société contemporaine. Cinq personnes me devancent dans la course aux cheveux. Je les méprise. Comme chez le docteur, j'ai toujours l'impression que ceux avant moi simulent, et m'empêchent de soigner rapidement mon rhume. Principalement des dames du troisième âge, qui n'ont sans doute rien d'autre à faire de leur journée que de venir aux heures de pointe du salon, tant qu'elles rentrent à temps pour regarder *Le mot le plus long* sur France 2.

Après 73 minutes d'inactivité, la dame revint vers moi.

— C'est à nous Monsieur.

Elle m'installa contre un lavabo, la tête en arrière. J'ai cru l'espace d'un instant perdre mes cervicales. Elle me versa sur la tête une eau tiède. Commença dès lors le bal des questions stupides, véritable apanage des coiffeurs.

— L'eau n'est pas trop chaude Monsieur ?

— Je ne sais pas. Vous connaissez sa température exacte ?

— Non Monsieur.

— Si je vous demande de retirer deux degrés vous pouvez le faire ?

— Non Monsieur.

— C'est bon alors.

Après réflexion, j'essaie de ne pas trop faire d'esprit, me rappelant que la dame au-dessus de moi peut à tout moment me planter les ciseaux dans la gorge, ou pire, me faire une coupe affreuse, ce qui m'attirerait les foudres de Sarah.

Après trois shampoings différents, elle me rinça à l'eau glaciale et m'invita à me rendre face à un miroir dans un siège en cuir.

— Vous voulez un magazine pendant la coupe ?

— Non merci, je suis allergique.

— Alors Monsieur, qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous me rendez présentable pour un mariage.

— Vous êtes l'heureux élu ?

— Oui.

— Mes félicitations. Ma sœur s'est mariée il y a trois ans. Mais elle a égorgé son mari dans son sommeil après avoir trouvé un message d'une autre femme. Qui était en fait sa sœur. La vie ne tient à rien.

Je me fichais de son histoire comme du Bangladesh et espérais surtout qu'elle se concentrât sur ses ciseaux. Quinze cheveux en moins plus tard, elle avait terminé.

— Voilà Monsieur. Si je fais plus ça va faire trop.

Somptueuse conclusion philosophique.

— Ça fera 42 euros Monsieur.

— Je paye pour la coupe ou pour le fauteuil en cuir ?

— Pour la coupe Monsieur, c'est le tarif standard.

Dernier détour par chez moi avant la cérémonie. Émile m'attend, remonté comme un chronomètre. Il me dit que le costume qu'il a loué lui donne un air de comédien. On remarque tout de suite qu'il n'en porte jamais. Il n'aime ni les cravates ni les nœuds papillon. Et sa chemise est déjà probablement tachée de bière. Son regard se stabilise, il me tient à peu près ce langage :

— Écoute-moi. Tu peux encore t'en sortir, il n'est pas trop tard. On prend ma voiture, on conduit toute la nuit et on va en Europe de l'Est, là où les filles sont abordables.

— Tu n'as pas le permis. Et non. Je vais me marier, pas mourir.

— Tu manques d'ambition, tu ne connais rien de la vie. As-tu déjà vu un tigre du Bengale ? Mangé des sardines en haut de l'Empire State Building ? Ramé pour gagner la course contre Cambridge sur la Tamise ? Rempoté un simple contre Nadal ?

— Pas vraiment. Pour être honnête je m'en fiche. Mon avenir est avec Sarah. Pas avec un tigre pas foutu de copuler pour sauver son espèce. À cet instant, j'ai vu la lueur du désespoir dans les yeux d'Émile. Il laissa échapper un soupir de dépit, comprenant qu'il n'arriverait pas à me convaincre.

J'ai repassé mon costume de marié, qu'il me faudra porter dans quelques heures. L'impression d'être le Batman de la noce. Lorsqu'elle l'a acheté, Sarah a pris une taille fine, dans laquelle je ne rentrais pas.

Pour y remédier, elle m'a inscrit dans une salle de musculation le lendemain de ma demande. Une relation à durée déterminée avec la fonte, pour que je sois corporellement présentable. Je n'ai pas aimé cet endroit. Je m'y suis rendu contraint et forcé. Les enseignes de musculation sont à l'image du drame que connaît notre société actuelle, le paraître est supérieur à l'être.

Depuis hier Sarah est en famille, je ne la verrai que demain, et passerai la nuit seul avec moi-même. Mon ultime sommeil avant de changer de statut administratif. Demain ma journée sera réglée à la minute, comme celle d'un ministre.

8 h : Réveil, trois biscottes et douche froide, pour m'éclaircir les idées. 9 h : Habillage, cirage des chaussures et en avant Guingamp. 10 h 11 : Arrivée à la réception. S'assurer que tout est bien en ordre. Trouver Sophie pour lui demander si Sarah va bien. Trouver Émile pour savoir s'il va bien. 12 h : Repas précédant la cérémonie avec l'intégralité des invités, à qui il faudra parler, encore et encore. 14 h : Fin du repas. Dernier coup de peigne et brossage de dents. 16 h : Dire oui je le veux. Ne pas faire comme Ross dans *Friends*, ne pas se tromper de prénom. 16 h 12 : Continuer la vie avec Sarah.

J'écoute *La dernière séance* d'Eddy Mitchell.

11 h 58. Repas qui précède la cérémonie. Je regarde les tables des convives, sans vraiment savoir qui est qui. J'essaie au maximum d'éviter de parler à des gens que je ne connais pas. Quelques mètres plus loin, je passe devant la table réservée aux enfants. Ils font un boucan d'enfer, mais j'ai presque envie de m'asseoir avec eux et d'évoquer la vie avec insouciance. Eux qui ne connaissent que ses bons côtés, et la vivent avec tant d'innocence. Le pire coup dur pour eux serait sans doute d'apprendre que le père Noël n'existe pas, et qu'en plus il a été habillé par Coca pour les rendre accro et obèses. Ils n'ont aucune idée de ce qu'est une relation de couple avec Sarah. Ils ne savent pas qui est Émile Louis.

Je saisis une chaise à portée de main pour m'affaler en face de leur table. Et l'espace d'un instant, je ne suis plus dans cette salle. Je ne suis plus à mon mariage. J'ai 6 ans et c'est la récréation. Je joue aux billes et je viens de gagner un œil de chat, comme si c'était le plus beau trésor du monde. Secrètement, j'aime Alice, la petite blonde de la classe qui a toujours un nœud papillon dans les cheveux. Déposée en voiture par ses parents tous les jours à 7 h 47 précises. Reprise dans la même berline tous les jours à 16 h 06. Depuis toujours j'ai envie de lui prendre la main, de faire le tour de l'école avec elle, pour

montrer à la terre entière que je suis le plus chanceux. Mais je n'ose pas aborder Alice. La seule fois où j'ai pu lui parler, c'était en cours de dessin, pour m'excuser. Je venais de renverser sur sa robe à fleurs mon pot de peinture verte, alors que je dessinais un arbre. Elle a crié et pleuré. Elle m'a regardé avec une haine d'enfant avant d'employer des mots d'une rare violence : « Méchant, Nul ».

J'avais beau l'avoir mérité, cela m'avait brisé le cœur. Deux jours plus tard, Alice est seule dans la cour. Sa nouvelle robe est propre, et sent aussi bon que les blés, comme si elle avait été lavée par l'ours de la pub Soupline en personne, en chair et en poils. Alice lit *Le Petit Prince*, et semble captivée. Je m'approche vers elle d'un pas timide, et lui tend un sachet de barquettes 3 chatons à la fraise. Une sorte de corruption culinaire pour obtenir son pardon. Mais par cet acte je me prive volontairement de mon goûter, un acte plutôt courageux, qui sera ignoré par l'histoire.

Alice me sourit, prend le sachet, et dépose un baiser mouillé sur ma joue. Puis dévore les biscuits comme si elle venait de passer six mois en captivité. C'est la première fois de ma vie où j'ai été réellement heureux. Dix minutes après j'ai perdu 7 billes contre Adrien, le riche de l'école. Même pas mal. Rien ne pouvait gâcher ma journée. Le soir, à la surprise de ma génitrice, j'ai refusé de prendre mon bain. Pas par conscience écologique, non. Mais parce qu'il y avait

un peu d'Alice sur moi, et que je voulais dormir avec son odeur.

Je suis expulsé de mes songes par un vacarme enfantin. Un des mômes à la table pleure à chaudes larmes, et personne n'a envie de le remarquer. Pendant quelques secondes, j'envisage la possibilité de l'égorger pour obtenir le silence, puisque personne ne semble préoccupé par son sort. Il n'a rien trouvé de mieux pour manifester son mécontentement, car son voisin de table vient de manger sa part de gâteau. Même chez les enfants l'insécurité est en hausse. Le voleur n'est pas plus âgé, mais fait le double du volé. Il semble aimer le chocolat, la confiture, le croque-monsieur, les pizzas. Tout ce qui est comestible en fait. Il semble fier d'avoir dérobé la part de son voisin, et ne craint aucunes représailles. Ce gosse me fait penser à quelqu'un.

Je repars à nouveau dans mes rêves et revois la seconde partie de mon enfance à travers ce petit gros. À nouveau je ne suis plus à mon mariage. Je suis au collège. En cours de sport plus précisément. J'ai 14 ans, l'équipe de France vient de rentrer du Japon bredouille, aussi vierge en victoire et en buts que je peux l'être sur le plan sexuel. Forcément, pas encore quinze ans et déjà le poids d'un homme de quarante. Depuis l'école primaire, ma mère a oublié de m'empêcher d'avoir accès aux fraises Tagada et autres sucreries qui ne font aujourd'hui pas mon affaire. Cette femme aura beau avoir toutes les

qualités du monde pour l'éternité, pour le coup elle a foiré mon éducation culinaire et mes débordements en dehors des repas.

Le prof de sport a désigné deux capitaines d'équipes, lesquels choisissent leurs membres avec un soin particulier. Mon tour ne vient pas. Les yeux des capitaines ricochent sur moi comme une balle sur un mur, et ne s'y arrêtent jamais. Jusqu'au moment où je suis le dernier. Le malheureux capitaine de l'équipe bleue me fait signe de le rejoindre, dans un mélange de compassion humaine et de dégoût sportif. Je rejoins ses rangs, espérant prouver ma valeur dans le jeu. Il m'indique la direction de la cage de buts, non pas pour mes compétences, mais pour l'espace que j'occupe. Une bonne tactique, il faut l'avouer.

En 2004 l'équipe de France rentrera du Portugal toujours vierge de titre. C'est aussi mon cas. À mes kilos en trop, s'ajoute désormais la puberté, qui a eu la gentillesse de venir me rendre visite, et de s'installer pour une durée indéterminée sur mon visage. Mon premier CDI. À la récré je ne joue plus aux billes. Trop vieux. Certains comparent leurs comédons, et organisent des concours de perçage. Celui dont le pus va le plus loin gagne une Eau Précieuse de chez Yves Rocher. Les plus atteints par la nature peuvent s'entraîner chez eux le soir.

Moi je ne participe pas. J'ai la « chance » de ne pas avoir une multiplication de petits points rouges sur le visage. Non. Pour plus de visibilité, un seul, de taille conséquente, prend place sur mon visage, pour quelques jours. Toujours à des endroits stratégiques. Le nez, la joue, le front, entre les sourcils. Et comme les enfants sont cruels, les lots de surnoms accompagnent le physique de l'individu boutonné. Dans la cour de récré, je suis celui qu'on appelle le gyrophare. La période n'est pas facile, je serre les dents. Résiste, prouve que tu existes.

Je suis réveillé par un nouveau cri. Ce n'est pas le petit gros qui vient de voler une nouvelle part. C'est sa mère, qui vient de lui envoyer en pleine joue une main inamicale, dont la trace reste agréablement visible. En un seul geste, cette femme vient de sauver mon enfance. Elle vient de tuer le petit gros que j'ai été, pour remettre les choses dans le droit chemin. Si je n'étais à mon propre mariage, j'aurais tenté une approche auprès de cette quadragénaire.

13 h 54. Le repas se termine, les organismes sont rassasiés, les estomacs aussi pleins que le livret A du Prince du Qatar. Émile est au bar, et tente vainement de draguer une vieille femme saoule. Je remarque Sophie, dans sa robe de demoiselle d'honneur, entièrement noire. Sarah lui a demandé d'officier dans ce rôle. Tout sauf une surprise, tant elles sont inséparables depuis trois mois. Cela en serait presque suspect. Sophie s'approche de moi, avec autant

d'enthousiasme que peut avoir un condamné qui s'avance sur la ligne verte.

— Sarah veut te parler. Elle t'attend dans le salon privé de la salle de réception.

— Cela ne porte pas malheur de voir sa femme avant la cérémonie ?

— Je ne fais que passer le message.

— Merci Sophie. Lorsque le mariage sera prononcé, fais-moi penser à t'apprendre le sens du mot amabilité.

Elle ne dit rien, et reprend son chemin en sens inverse, ravie d'avoir accompli sa mission de porteuse de message, tel un héraut moderne. Je n'ai pas la moindre idée de ce que me veut Sarah. Sans doute une dernière inspection avant le moment fatidique.

14 h 04. Je pénètre dans un petit salon dans lequel Sarah est seule. J'ouvre la porte avec délicatesse. Sarah est au garde-à-vous face à la fenêtre. Elle m'a entendu, mais ne se retourne pas. Je prends quelques secondes pour l'observer dans sa robe blanche, ou plutôt ses fesses, puisqu'elle ne daigne pas se retourner. Lorsqu'elle y consent enfin, sa beauté vient m'éclabousser. Le tissu est parfaitement choisi, et épouse magnifiquement son corps. J'en suis presque ému, mais surtout heureux et fier de faire cette femme mienne.

— Tu es magnifique Sarah.

— Merci.

Mon compliment a l'air de lui faire autant plaisir qu'une mine antipersonnel. Je m'approche d'elle, pose mes mains sur ses hanches et dépose un baiser sur ses lèvres. Aucune réaction. Je viens d'embrasser un légume. Sarah n'a pas bougé, et est d'une froideur polaire à faire frémir un ours sibérien. J'ai presque l'impression que je viens d'embrasser la glaciale Sophie.

— Quelque chose ne va pas ?

— Louis, est-ce que tu m'as trompée ?

Merde. Pourquoi cette question, pourquoi maintenant, pourquoi ici, pourquoi à moins de deux heures de notre union, pourquoi moi, mais où est donc Ornica ? Les questions se chamboulent dans mon esprit, et consacrer trop de temps à la réflexion d'une réponse ne jouerait pas en ma faveur. Je n'ose même pas tenter une rébellion, en lui reprochant d'aborder un sujet aussi grave en de telles circonstances. Je me contente d'obtempérer, de serrer les dents, en me disant que c'est un mauvais moment à passer.

— Non.

— Est-ce que tu m'as trompée ?

— Non.

— Je vais te le demander une dernière fois, et te laisser une chance de dire au moins une fois dans ta vie la vérité. Est-ce que tu m'as trompée ?

À cet instant, j'ai compris ce que signifiait l'expression être fait comme un rat. Sarah n'a absolument aucune raison de me poser cette question, à moins d'avoir une preuve tangible à me mettre sous les yeux. Son regard est aussi noir qu'un chat qui porte malheur. Instaurer à cet instant une dose d'humour dans la conversation serait un suicide, se tirer une roquette dans la tête à bout portant. Je comprends alors que mes actes ont eu raison de moi et m'ont rattrapé sans que je les voie venir. Que la solution du mensonge n'est pas une option pour moi, et qu'il me faut me mettre à table immédiatement. Dans une centaine de minutes, on me demandera de jurer de dire toute la vérité, rien que la vérité, devant Dieu. Autant commencer tout de suite.

— Oui. J'ai rencontré une jeune fille il y a quelque temps, pendant que toi et Sophie prépariez le mariage. Je ne l'ai pas voulu, les choses se sont déroulées ainsi. Mon intention n'a jamais été de te faire souffrir, je n'ai sans doute pas réfléchi à mes actes, et aujourd'hui j'en regrette toute la portée. Je lui ai signifié mon intention de ne plus jamais la revoir, et que ma vie se construisait désormais avec toi. Je sais que je ne peux effacer ce que j'ai entrepris, mais je sais au moins une chose, c'est que mon désir le plus profond est que tu deviennes ma femme, et que nous coulions ensemble des jours heureux. C'est toi que je veux, je n'ai plus rien à voir avec Léa.

— Léa ?

— Oui Léa, c'est son prénom.

Sarah observa le silence, et posa son postérieur sur le canapé le plus proche. Elle ne dit rien pendant deux minutes et dix-huit secondes. Une putain d'éternité. J'ai pensé à la phrase de Woody Allen : « L'éternité c'est long, surtout vers la fin. » Le silence qui régnait dans la pièce faisait grand bruit. Impossible pour moi d'y mettre fin. Pour prendre à nouveau la parole après mes aveux d'adultère, il fallait avoir la phrase la plus solide du monde. Manque de chance, je ne la possédais pas. Sarah consentit enfin à me parler.

— Tu es le plus gros **** de ****, un ***** à la **** que j'ai vu, espèce de **** et **** en *** de **** ta mère, un **** de ****, le pire ***** que la terre ait jamais porté.

— Je sais.

La dernière fois que j'avais été témoin d'autant de violence verbale c'était devant une émission de TF1, avec de jeunes adultes sans cerveau enfermés dans une maison secrète. En général, entendre des insultes à mon égard ne m'atteint pas, et me fait même plutôt rire. Mais les entendre de la bouche de Sarah me fait tout de même un pincement au cœur. Un peu comme quand j'ai reçu mon premier pouce rouge sur YouTube. Mais comment lui en vouloir ? Ces insultes n'étaient pas gratuites, je les méritais sans nul doute.

— Cela fait longtemps que je suis au courant de ta liaison. Ou plutôt de ton aventure.

Sueurs froides, déshydratation, début de tremblement. Moi qui avais pourtant dans ma jeunesse lu un livre du Club des cinq et retenu la leçon : ne jamais laisser de traces et toujours couvrir ses arrières.

— Comment as-tu su ?

— Figure-toi que Sophie a une famille. Une grande famille. Trois sœurs. Et que parmi ses trois sœurs, existe une fille avec qui tu as eu une aventure, qui a eu la bonne idée de le raconter à Sophie, qui n'a eu aucun mal à t'identifier.

Saloperie de commérages.

— Là où ton récit apporte de l'eau à mon moulin, c'est que la sœur en question de Sophie ne s'appelle pas Léa. Mais Mathilde.

— Mathilde ?

— Mathilde.

Merde. Mathilde. La sortie du Monoprix. Le fromage qui roule sur le sol. Le coït sur le canapé. Ainsi donc mon échec sentimental va être causé par une vulgaire boîte de fromage bon marché ? Parmi tous les signes que le Seigneur aurait pu trouver pour mettre à mal mon existence, il a fallu que ce soit par l'intermédiaire d'un laitage. On ne peut rien contre un caprice des Dieux. Dans mon esprit résonnent les paroles de la chanson de Jacques Brel : Mathilde est revenue. Je n'ose rien dire. J'ai l'impression d'être le Christ en personne, crucifié. Je viens d'avouer à Sarah le mauvais adultère. Pléonasme. J'aurais pu sauver mon mariage avec un strike, je viens de le

détruire avec un spare. Le silence est brisé par Sophie, qui débarque dans la pièce comme un chien dans un jeu de quilles.

— Ce n'est pas le moment Sophie, lui dis-je sur un ton froid et colérique.

— Au contraire, le moment est tout indiqué, reprit Sarah pour me contredire.

Sophie pénétra dans la pièce et s'avança vers Sarah, d'un pas confiant. Trop confiant.

— Alors, tu le lui as dit ? demanda Sophie, l'œil curieux comme une droguée en manque.

— Non. Figure-toi qu'il n'a pas couché qu'avec ta sœur, mais également avec une dénommée Léa. Au fond ça ne change pas fondamentalement les choses.

— De quoi vous parlez toutes les deux ? dis-je, dans un mélange de colère et d'incompréhension.

Je suis perdu, seul au milieu d'un océan sentimental face à deux requins en robe. Les deux femmes face à moi me regardent, avec le sourire. Sarah devrait être folle de rage, avoir envie de retourner la pièce, mais non. Sophie ne semble pas surprise de la tournure des événements, presque apaisée. Alors que les secondes retrouvaient un écoulement presque normal, Sophie s'approcha de Sarah, et déposa un baiser sur ses lèvres, sans sommation. Pire, Sarah le lui rendit avec une envie palpable. Leurs langues tournent encore et encore comme les violons. La main de Sophie se pose sur la hanche de Sarah, comme si elle lui était familière.

J'ai peine à réaliser que la scène que je suis en train de vivre n'est pas un rêve. Je l'ai imaginée des milliers de fois, seul sur mon canapé. Mais pas aujourd'hui. Pas ici. Pas comme ça. Mon fantasme se transforme en cauchemar que je n'aurais pas imaginé un seul instant même un soir de déprime en écoutant un duo de Grégoire et Raphael.

— Il se passe quoi au juste ?

— J'aime Sophie. Avoir passé tout ce temps avec elle m'a fait me rendre compte de la personne fantastique qu'elle est. Au départ tu n'étais censé dormir sur le canapé qu'une soirée. Mais après ton attitude dédaigneuse envers elle, Sophie a essuyé quelques larmes avant de s'endormir. Ne pouvant me résoudre à la laisser seule, je l'ai prise dans mes bras pour la consoler. Une chose en entraînant une autre, nos lèvres se sont rapprochées, avant que nos corps...

— OK j'ai compris, inutile de rentrer dans les détails.

— Tout cela c'est un peu grâce à toi, continua Sarah. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Si tu avais été plus respectueux, jamais tu n'aurais dormi ailleurs qu'à ta place.

Ce qui devait arriver un jour me mit donc un sabre en plein cœur. Mon humour avait eu raison de mon destin, et s'était retourné contre moi comme un vulgaire piège à loup.

— Annonce-lui la bonne nouvelle, s'exclama Sophie, des bulles dans les yeux.

— Ah oui. Je suis enceinte. Évidemment, contrairement à toi je suis fidèle, donc rassure-toi tu en es bien le père. Néanmoins, c'est avec Sophie que je vais l'élever. Tu n'es pas capable d'élever et d'aimer un enfant. Nous le ferons à ta place, toi qui en as toujours eu une sainte horreur. Tu serais capable d'apporter à ta fille un documentaire sur Klaus Barbie alors qu'elle te réclame une poupée.

Jeu, set et match. En deux minutes je viens de recevoir deux coups de massue plus forts que ceux portés au mur de Berlin. J'ai l'impression d'être un trader qui a investi chez American Airlines le matin du 11 Septembre. Je viens de tout perdre en quelques minutes, et je n'ai plus que ma main droite pour pleurer. Je viens de perdre la finale de la Coupe du monde dans les arrêts de jeu, en marquant contre mon camp.

— Et alors quoi ? Plus de mariage ? On annule la cérémonie ? demandai-je, presque en désespoir de cause.

— Absolument pas, reprit Sarah. Nous ne changeons rien au programme. Puisque tu as voulu ma main, tu vas l'avoir. Tu vas dire oui devant tout le monde, et je ferai de même. Sauf qu'intérieurement, c'est à Sophie que je dirai oui. Si tu refuses, toute ta famille et tes amis connaîtront tes agissements. Je te

laisse imaginer le nombre d'entre eux qui t'accorderont toujours leur confiance après cela.

L'expression « être fait comme un rat » me revenait sans cesse à l'esprit. Mais elle devenait bien trop légère pour pouvoir qualifier ma situation. Je n'avais pas le choix, tel était mon sort. Je me suis senti piégé, trahi. Un peu comme Sarah avait dû se sentir lorsqu'elle a appris ma liaison. Un juste retour de manivelle après tout.

16 h 02.

— Mesdames, Messieurs, si nous sommes réunis aujourd'hui c'est pour célébrer l'union de deux êtres qui ont choisi de passer le reste de leur vie ensemble.

Non raté.

— Sarah et Louis ont l'intime conviction qu'ils sont faits l'un pour l'autre, allons tous dans ce sens, le Seigneur le premier leur accorde cette bénédiction. Souhaitons-leur prospérité, réussite et surtout un grand bonheur.

Loupé.

— Si quelqu'un dans cette salle s'oppose à cette union, qu'il parle maintenant ou se taise à jamais.

J'ai prié de toutes mes forces pour qu'un avion s'écrase sur nous. Pour qu'un terroriste fasse irruption et tire dans la foule. Pour qu'un membre de l'audience fasse une crise cardiaque, n'importe quoi, mais que quelqu'un s'oppose à cette union. Et puis

non. Rien. Une acceptation silencieuse de l'assemblée, m'abandonnant à mon triste sort.

— Sarah, voulez-vous prendre pour époux Louis, ici présent ?

— Oui.

Sarah esquissa un sourire, aussi heureuse que d'Artagnan qui vient de faire ses courses chez Intermarché, le vice au coin de l'œil.

— Louis, désirez-vous épouser Sarah, ici présente ?

L'espace d'une seconde, je me suis évadé de cette salle et j'ai repris le cours de ma vie. Sarah n'existait plus. Et je pensais à des choses aussi diverses que variées. Le slogan de Nicolas Sarkozy en 2007 : « Ensemble, tout devient possible ». La première fois où j'ai vu Penelope Cruz. Le but de David Trezeguet en finale de l'Euro 2000. Je pense au type courageux mais un peu fou qui a jeté sa chaussure sur Georges W. Bush. À la mort de Muphasa dans le *Roi Lion*. Le premier vol de l'A380. Charlotte Rampling dans *Portier de nuit*. En fait j'aurais voulu penser à tout, sauf au moment présent.

— Oui.

— Vous pouvez dès à présent embrasser la mariée.

J'écoute...

En fait depuis que Sarah est partie avec Sophie, je n'écoute plus rien en particulier. J'organise tous les soirs le même rituel. J'accueille entre mes murs des gens qui ne me font pas forcément aller mieux, mais

avec qui je me sens moins seul. Pour me soigner j'écoute des gens qui foutent le cafard et donnent envie de se pendre avec leurs paroles. Je suis le type qui soigne une cirrhose du foie avec du Ricard. Je suis le chirurgien qui opère à cœur ouvert avec un stylo bille. Je suis le militaire qui part au combat avec un lance-pierre. Je suis le footballeur avec un cerveau.

Jean-Jacques Goldman arrive toujours en avance pour me jouer une version acoustique de *Puisque tu pars*, pour me mettre dans l'ambiance qui n'en est pas une. James Blunt lui emboite le pas et interprète son beau mais déprimant *Goodbye My Lover*, que même les non bilingues font l'effort de comprendre.

Les membres de Coldplay sont toujours ponctuels comme des horloges suisses et ont la bonne idée de toujours avoir sur eux des antidépresseurs ainsi que quelques mouchoirs en papier, qui ne serviront cette fois pas à effacer les traces d'une masturbation morose.

Lorsque personne ne chante nous buvons un whisky bon marché, avec en fond sonore des airs de Saint-Saëns et Beethoven, qui pour l'occasion ont eu la sympathie de ressusciter. Après que le brillant Gilbert Montagné est venu chanter *Le blues de toi* pour faire fondre en larmes les poètes dépressifs, arrive le clou de la soirée. Jésus s'est d'ailleurs joint à

nous, jamais le dernier à s'amuser quand on parle de clou.

Adèle vient nous offrir l'intégralité de son répertoire dans un silence de cathédrale, enchainant les partitions sordides les unes après les autres. Présent dans la salle, Francis Cabrel chiale comme un gosse et me demande de rester dormir sur le canapé. Je n'ai pas le courage de lui dire d'aller dans sa cabane. Matt Pokora est en larmes et me demande si je possède une corde. Je sais, il ne chante aucune chanson triste, mais le simple fait de l'entendre chanter me déprime. J'ai presque envie de faire un geste pour l'humanité en lui offrant cette corde.

Puis, tous ces gens repartent. La musique s'arrête, je reste seul. Il faut s'y faire, c'est la Bible qui le dit : il paraît que rien n'arrive jamais par hasard.

Pour contacter l'auteur : christen.brice@gmail.com
ou sur sa page Facebook Brice Christen

Ce livre est disponible en format papier et
numérique sur [amazon.fr](https://www.amazon.fr)

Si vous avez aimé ce livre, vous pouvez lui laisser
une évaluation sur la page Amazon dédiée. Si vous
n'avez pas aimé ce livre, vous pouvez vous en servir
comme dessous de plat, cale table ou éventail en cas
de fortes chaleurs.